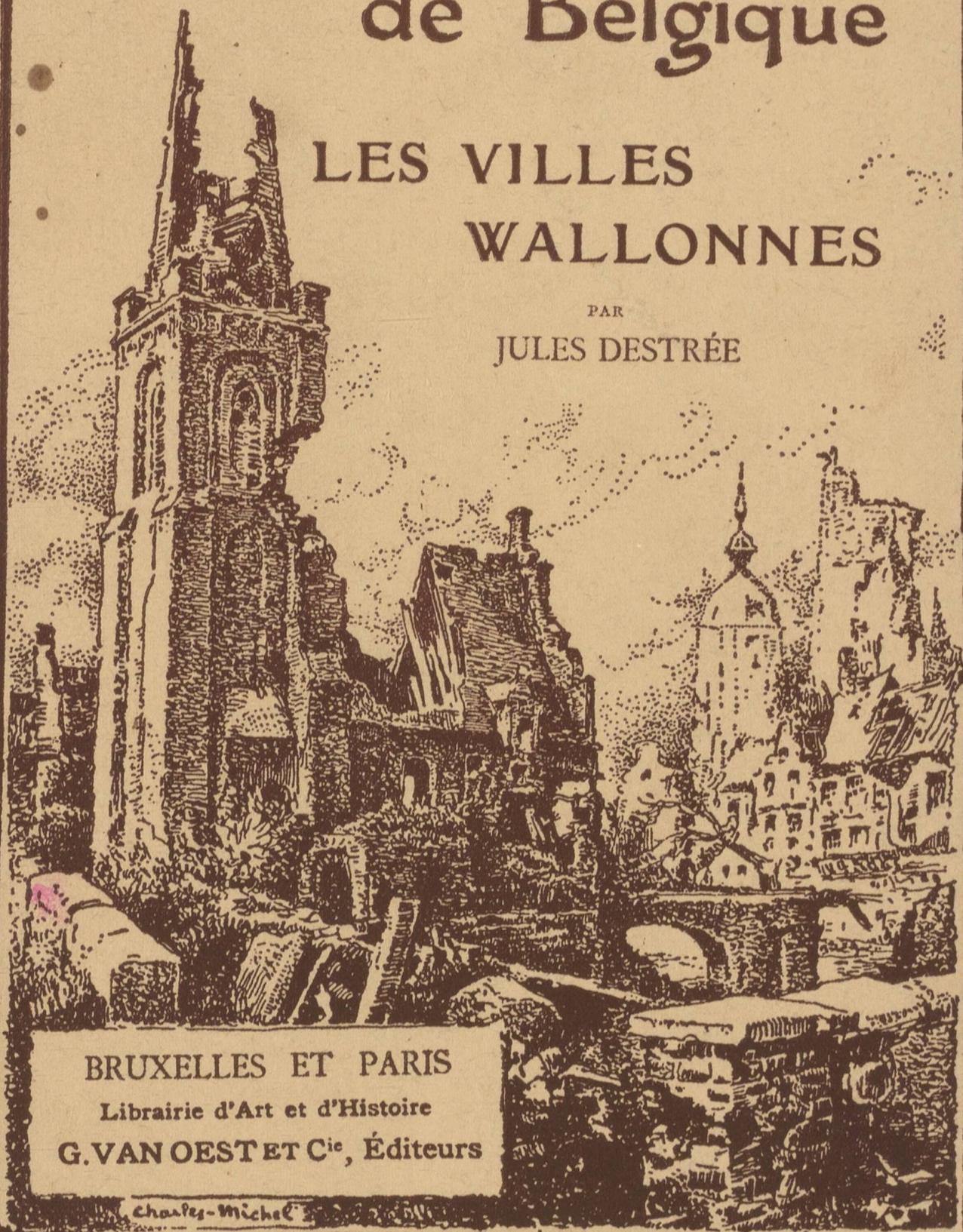


# Villes Meurtries de Belgique

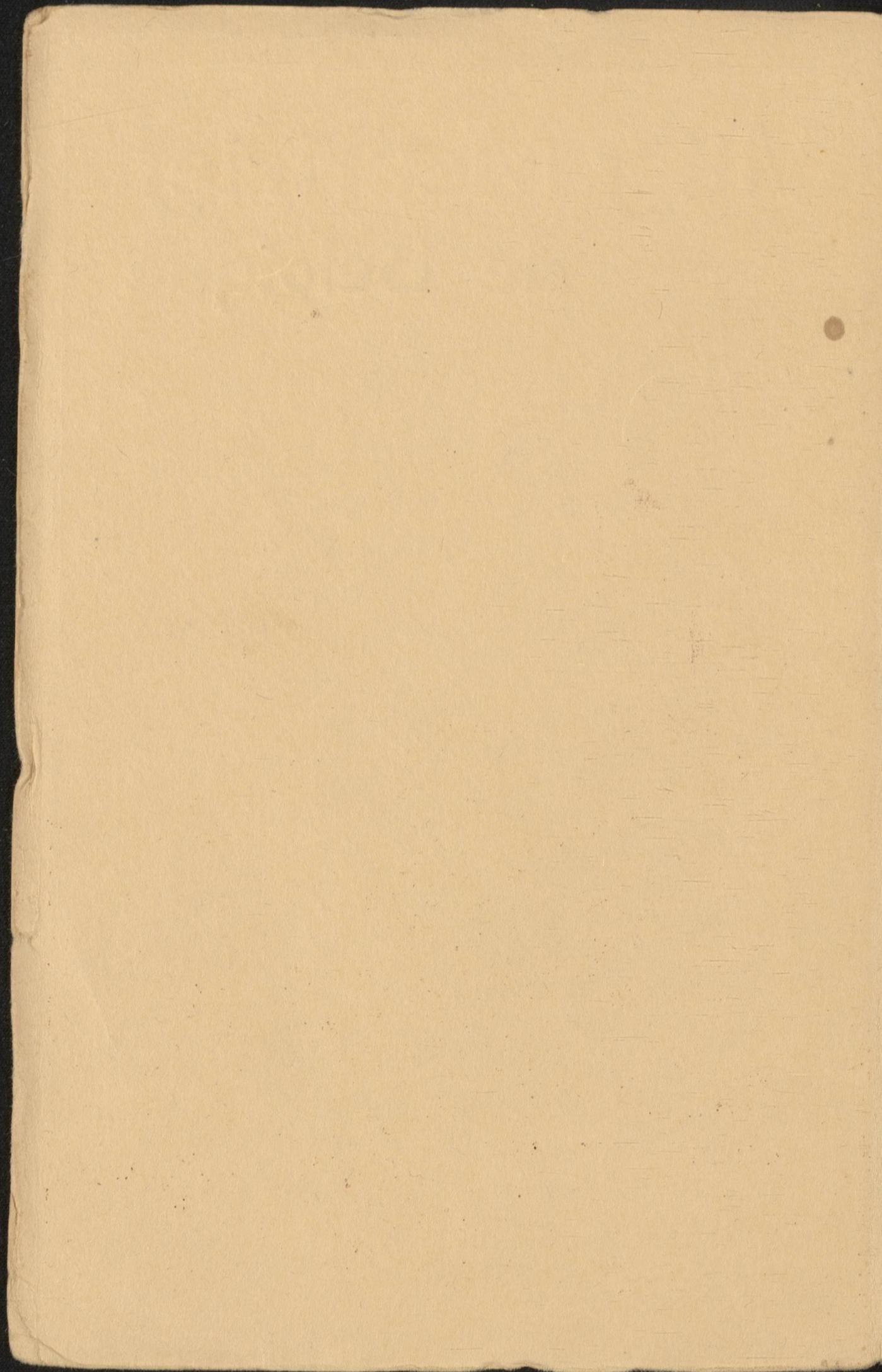
LES VILLES  
WALLONNES

PAR  
JULES DESTRÉE



BRUXELLES ET PARIS  
Librairie d'Art et d'Histoire  
G. VANOEST ET C<sup>ie</sup>, Éditeurs

Charles-Michel



MLVN 01410

LES VILLES WALLONNES

---

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

---

VILLES MEURTRIÉS DE BELGIQUE

---

LES VILLES  
WALLONNES

PAR

JULES DESTREE



FS-VN  
XVIII  
1410

BRUXELLES ET PARIS .  
LIBRAIRIE D'ART ET D'HISTOIRE  
G. VAN OEST ET Cie, ÉDITEURS

—  
1917

PRINTED BY THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

CHICAGO, ILLINOIS

1911

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS  
CHICAGO, ILLINOIS

A RICHARD DUPIERREUX

MON AMI

CE VOLUME QUE NOUS AVONS FAIT ENSEMBLE

PENDANT NOS HEURES D'EXIL

POUR NOUS RAPPELER

LES CHARMES ET MALHEURS DE NOTRE TERRE

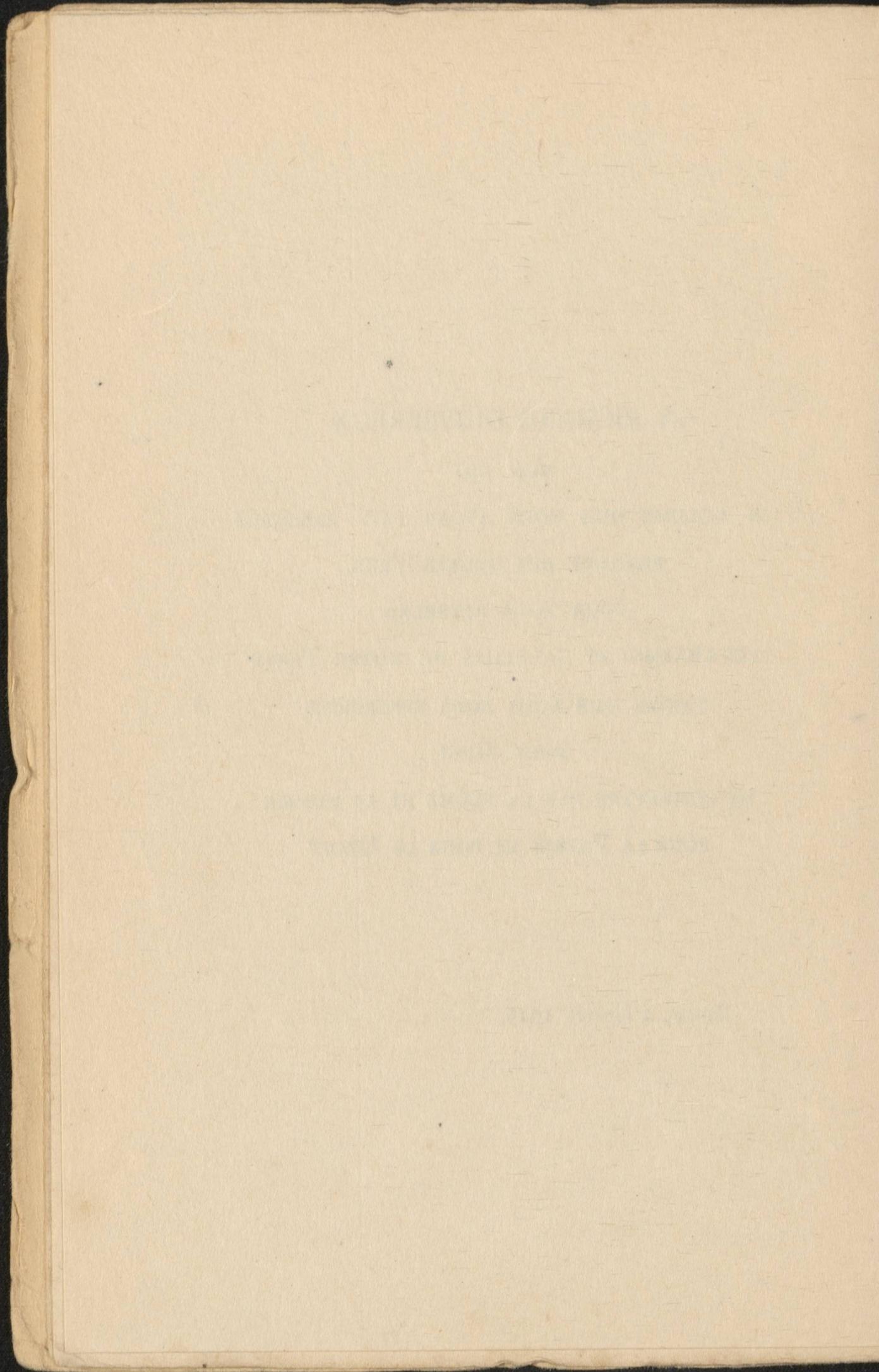
TANDIS QUE NOUS NOUS EFFORCIONS

NOUS AUSSI

DE COMBATTRE PAR LA PLUME ET LA PAROLE

POUR LA PATRIE ET POUR LE DROIT

Rome, 2 février 1916.



# LES VILLES WALLONNES

---

## I

Je revois aujourd'hui mon Pays, le Pays où sont les villes wallonnes ! Je le vois dans la désolation tragique de ses cendres et de ses ruines et, me souvenant qu'il fut jadis, aux temps où régnait la paix bienheureuse, si riant et si actif, je n'admets pas sans difficulté que son image d'aujourd'hui soit une réalité... Et je reste à la fois orgueilleux et navré devant ce double spectacle d'un même coin de terre ; car, si je ne puis m'empêcher de pleurer sur les destructions de mon pays, je ne puis non plus m'empêcher de songer avec fierté qu'il les a voulues et acceptées parce qu'elles étaient le prix de l'honneur, gardé jalousement, d'âge en âge, comme un héritage précieux.

Mon Pays ! Le Pays où sont les villes wallonnes !

Ce n'est, entre les plaines de France, les limons flamands et les rocs du Rhin, qu'un bien petit territoire, mais les gens qui y vivent, quelque réduit que soit leur nombre, entendent conserver et leur originalité, et le trésor sacré d'une réputation sans tache.

Des caractères évidents distinguent la terre wallonne des contrées voisines, encore qu'avec chacune d'elles, elle ait certains traits communs. Elle n'est pas tout à fait la plaine; elle n'est pas encore la montagne. Elle établit entre l'une et l'autre, une ondulante transition qui explique la diversité de ses aspects. Qu'on se dirige vers le Sud, en dépassant la ligne Maestricht-Dunkerque qui fixe approximativement sa frontière nord-ouest et l'on verra s'affirmer aussitôt le changement des sites. Plus d'horizons à perte de vue, fauchés par l'aile des moulins. Les fermes se blottissent dans les combes, derrière leur rideau de peupliers. A mesure que l'on avance, le paysage se marque d'accidents plus nombreux. La Sambre hennuyère et la Meuse liégeoise y creusent leur lit parmi d'aimables alentours de collines et de rochers, que l'industrie, née du charbon, a transformés par endroits en immenses fournaises usinières. Mais la contrée ne tarde pas à redevenir rurale et forestière. Entre

la Sambre et la Meuse s'enferment à la fois des vallées gracieuses, d'abondantes campagnes, et les terres rêches et brûlées des Fagnes. Après la plaine hesbignonne, le Condroz prélude au romantisme de l'Ardenne. La colline bientôt s'élève ; avec, parfois, des allures de montagnes, des rochers se dressent, à travers lesquels d'actifs ruisseaux, cachés sous les feuillages se ménagent d'étroits passages.

C'est dans ce pays nuancé que le Wallon a bâti ses cités. Certes, le voyageur hâtif à qui suffit la vision rapide, passera dans ces contrées sans rien trouver qui retienne. Mais celui qui voudra y vivre comprendra que leur pittoresque est tout différent de celui des cités de Flandres et y découvrira peut-être un charme inattendu.

Les cités flamandes érigent leurs hôtels de ville de pierre et leurs maisons aux toits roses dans un paysage nu ; tout leur intérêt réside en elles-mêmes et n'emprunte rien au décor naturel. Les villes wallonnes, au contraire, participent de la beauté du fleuve qui les traverse, du ruisseau qui cascade le long de leurs rues, du bois qui couronne leurs horizons, de la colline que leurs demeures escaladent.

Bruges ou Gand, Ypres ou Furnes, sont riches de

somptueux souvenirs de leur passé prospère. Leurs monuments racontent leur histoire, ligne par ligne, et célèbrent tous les héros. Liège ou Mons, Dinant ou Tournay sont beaucoup plus insoucieuses des jours révolus, quelque splendides qu'ils aient été. Aussi, le pittoresque d'une villette sambrienne ou d'un bourg mosan est-il discret et fuyant. Pour se découvrir, il entend qu'une longue familiarité ait gagné sa confiance.

\*  
\* \*

Et dans les villes, et dans les bourgs de mon Pays, je revois le peuple wallon, mon peuple. Dans le tableau bariolé des races occidentales, il a sa nuance particulière ; il n'est point german, certes, mais non plus tout à fait latin. Ses rêves semblent parfois venir d'au-delà du Rhin ; mais un besoin d'ordre et de clarté, une passion d'indépendance, une vivacité de l'esprit signalent en même temps en lui de profondes affinités latines. Avant tout, c'est un peuple actif et joyeux dont rien n'entame la vaillance et la bonne humeur. Il chante, avec ses clochers, qu'il est bon de vivre où il vit, et que les villes de son pays sont les plus belles du monde.

\*  
\* \*

Un peuple actif et joyeux, une contrée fertile arrosée par un beau fleuve vers lequel vont rivières et ruisseaux ; imagine-t-on meilleures conditions pour l'efflorescence continue de la paix ? Et cependant, nul pays ne fut plus que celui-ci visité par les armées dévastatrices ; nul plus souvent que lui ne fut consumé par le feu de la guerre et labouré par le fer des batailles. N'eût été sa puissante bonne humeur, son peuple eût vécu constamment dans une atmosphère d'angoisse, entretenue par de fréquents orages. Mais, à chaque catastrophe, qui détruisait leur fourmillière, les inlassables tribus wallonnes répondaient par plus de hâte dans l'œuvre de reconstruction. Elles oubliaient le passé et leur verve gauloise narguait le sombre avenir. Bientôt elles se retrouvaient toute vie et toute allégresse.

Et cependant, tout les prédisposait à leur destinée de souffrance. Au point de vue de la géographie et de la psychologie politiques, cette partie de la Belgique est fatalement vouée à servir de champ de bataille à l'Europe. N'est-elle point le couloir étroit

par lequel deux civilisations et deux impérialismes se sont de tout temps épiés et défiés ? Tenir la Meuse et la Sambre fut un axiome de stratégie tant pour les conquérants de l'Est que pour ceux du Sud. Il n'y a point de meilleures bases pour les opérations militaires, point de meilleures lignes de communications pour des armées poussées en avant par de plus ambitieuses entreprises, point de meilleure défense en cas de revers. Et ce territoire abondant en récoltes et en bétail, constitue un centre de ravitaillement qui appelle l'envahisseur. Aussi ce pays est-il trempé du sang des armées. Presque toutes les guerres d'Europe en ont fait leur théâtre, à tel point qu'une visite aux champs de bataille wallons illustre et évoque toute l'histoire moderne.

N'est-ce pas devant Tournay, investi par ses troupes, que le maréchal de Saxe livra cette furieuse bataille de Fontenoy, qui, en 1745, devait décider de la prise des principales villes flamandes parmi lesquelles la plus importante pour cette campagne, Gand ? Sur Antoing, le duc de Cumberland appuyait la valeureuse brigade d'Irlande que décimait le feu de la lourde artillerie française et qui cependant disputa si longtemps la victoire aux armées de Louis XIV.

N'est-ce point là que se déchaîna l'une des plus héroïques charges de cavalerie qu'ait connues l'histoire militaire française ?

N'est-ce pas devant Mons, sur la colline de Jemmapes, que les volontaires de Dumouriez emportèrent à l'arme blanche, au milieu d'un couplet de la *Marseillaise*, les positions si solidement défendues par les forces autrichiennes de Clairfayt ? Un coq d'or commémoratif chantait face aux paysages miniers, cette première victoire de la révolution et de la liberté sur la vieille Europe monarchique. Nous l'avions élevé avec allégresse, tout récemment ; les barbares l'ont jeté bas.

La campagne à laquelle commande la petite ville de Fleurus ne fut-elle point, à plusieurs reprises, rougie par le chaos des guerres ? Les protestants de 1622 sous le duc de Brunswick y culbutèrent les carrés espagnols ; le maréchal de Luxembourg, en 1690, y rua sa cavalerie qui mit en déroute la puissante infanterie hollandaise. Un siècle plus tard, l'armée de Sambre et Meuse commandée par Jourdan, y gagna sur les forces autrichiennes une victoire signalée. Le bourg de Lambusart est illustre dans les annales de l'armée française pour l'héroïsme qu'y déploya

sous une tempête de balles et de boulets la division Lefèvre.

Un soir d'août 1674, sur les champs de Seneffe, restèrent couchés 27.000 cadavres. M. de Condé venait d'y livrer une sanglante bataille aux impérialistes de Guillaume d'Orange qui, a dit de lui son vainqueur : « s'y est conduit de toutes façons comme un vieux général, sauf qu'il s'y est exposé comme un jeune soldat ».

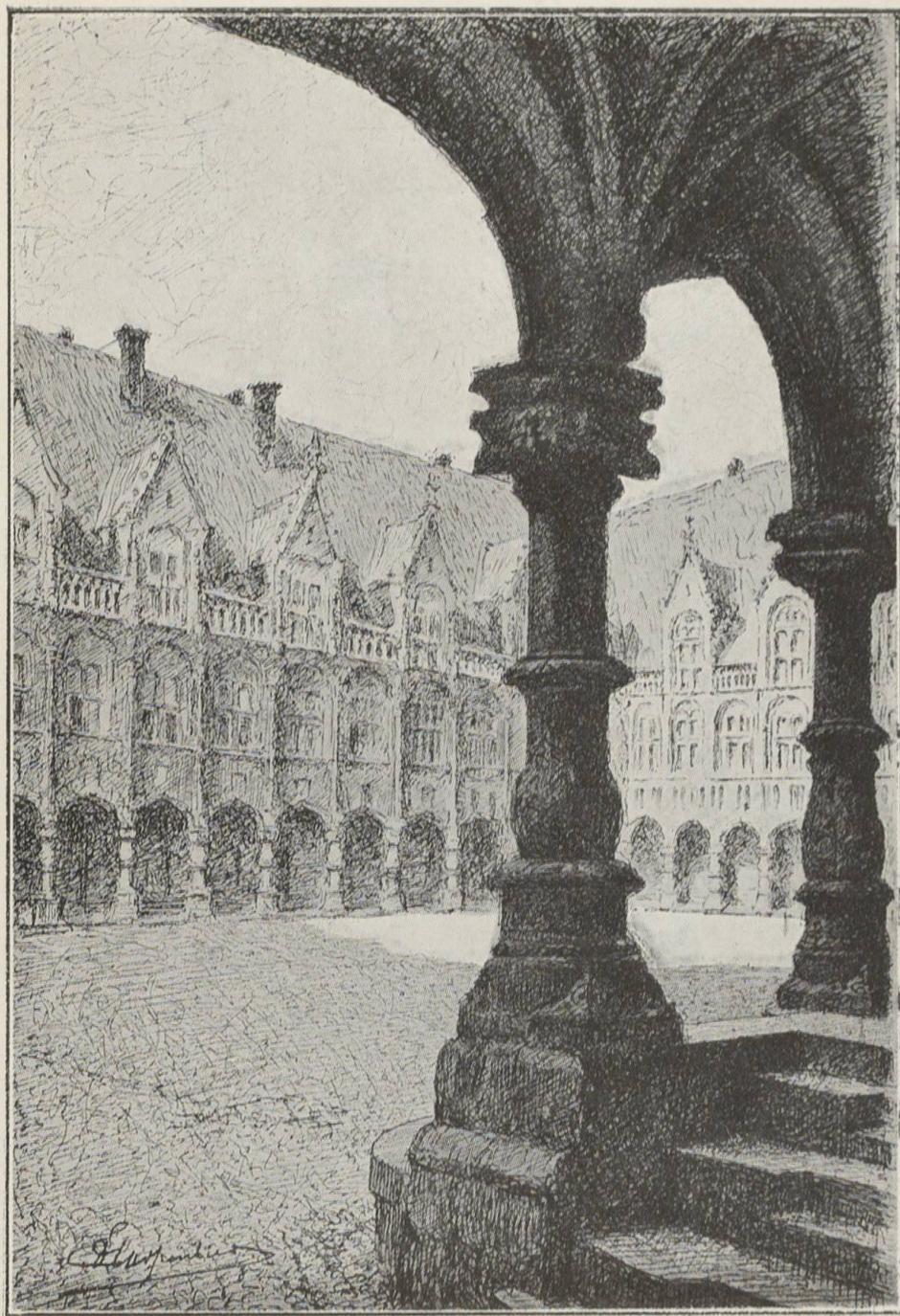
A Ramillies, Villeroi vit ses troupes mises en débandade par la puissante méthode stratégique du général de Malborough. Ce fut la première ombre glissant sur le soleil du grand règne. Au contraire, à Ligny, la fortune accorda son dernier sourire aux armes de Napoléon en marche vers Waterloo.

Affreuse vision de dévastation et de mort ! Quand en 1870, les flammes de la guerre s'élevèrent de nouveau, il n'appartint à la Belgique que d'en être le témoin compatissant. L'Ardenne regorgea des blessés de Sedan. Dans la vieille villette de Bouillon, s'arrêta pendant une nuit le cortège de Napoléon III prisonnier. De grand matin, l'impérial vaincu fut acheminé au travers des forêts de la Lesse et de la Semoy, vers Libramont où l'attendait le train qui devait le

conduire à Wilhelmshöhe. Des officiers chevauchaient à ses côtés, les yeux illuminés par la victoire. Les gens du pays n'ont pas oublié ces dures silhouettes. Mais ils ne se doutaient assurément pas qu'ils devaient les revoir, quarante années plus tard, suivre les mêmes routes en lacets, raidis dans la même arrogance brutale.

---

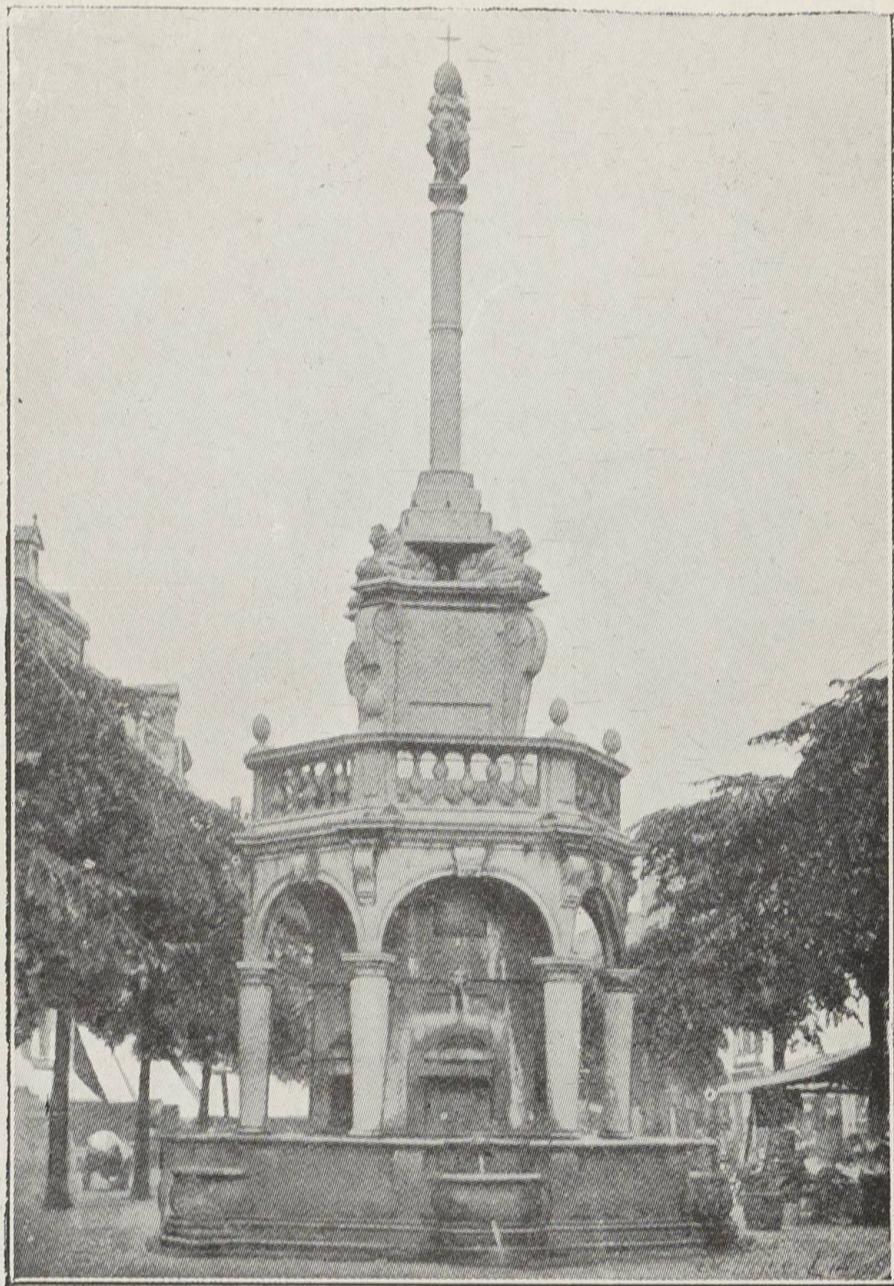
Voici Liège, citadelle du monde latin, Thermopyles de l'Europe. Cette guerre est pour sa gloire le plus noble des titres, mais ce n'est point d'aujourd'hui qu'elle brille dans l'histoire. Je ne sais pas de passé plus émouvant, plus digne d'inspirer un culte orgueilleux que celui de la principauté épiscopale. Depuis les premiers siècles jusqu'aux plus récentes époques, il est fait d'une succession ininterrompue de guerres, de revendications et de révoltes obstinément renaissantes, au travers desquelles le tempérament populaire apparaît frondeur jusqu'à la témérité, fiévreusement épris d'intrigues politiques, prompt à s'enflammer, âpre à combattre, et par-dessus tout, jaloux des droits acquis, de l'honneur local et de la liberté collective. Il se montre tel dès les premiers temps de la vie communale : un bailli du Condroz, en punissant le voleur d'une vache, malgré qu'il l'eût précédemment amnistié, déclencha une furieuse guerre ; et elle ne fut pas seulement une guerre de



1. — LIEGE

LE PALAIS DES PRINCES-ÉVÊQUES.

D'après une eau-forte d'E. Carpentier.



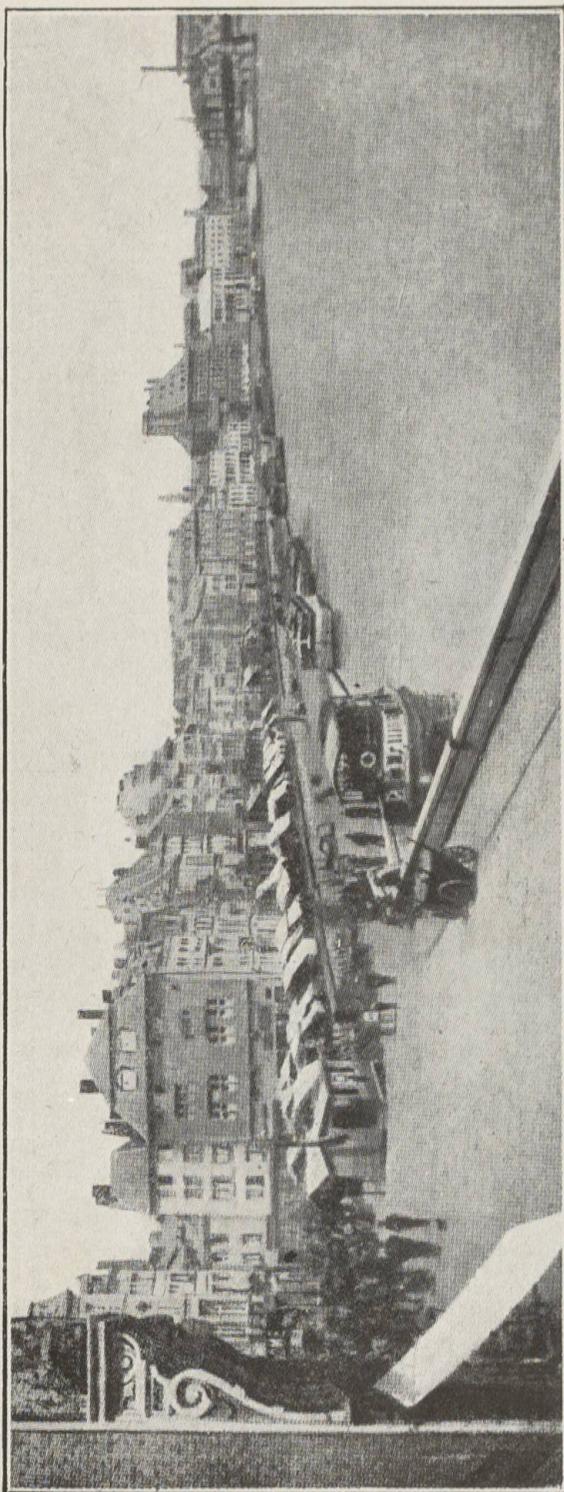
2. — LIÈGE  
LA FONTAINE DU PERRON, par Jean del Coui.

seigneurs pillards et querelleurs, mais de vilains et de francs bourgeois ; ceux de Liège, de Dinant et de Huy estimaient que le meurtre de vingt mille personnes et la dévastation de la principauté tout entière n'étaient point de trop pour se venger d'un magistrat parjure !

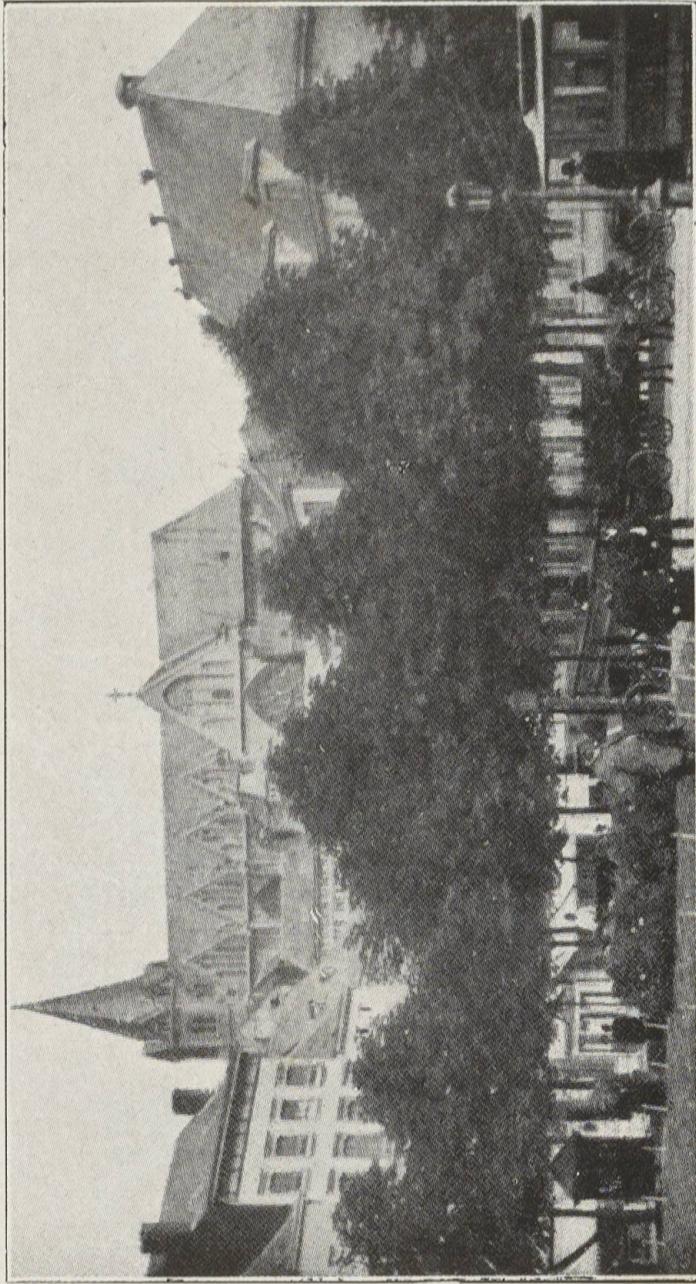
Le même esprit impétueux soutint l'épique résistance du peuple liégeois aux ambitions des ducs de Bourgogne. Rarement lutte fut plus inégale, plus désespérée, plus féroce. Maintes batailles, les sacs épouvantables de Liège et de Dinant, n'ont fait qu'exciter l'indomptable indépendance du peuple qui, pendant les luttes des princes-évêques contre le sire de la Marck, le fameux sanglier des Ardennes, trouva, tout épuisé qu'il fût, la force de prendre les armes vingt fois pour défendre spontanément les cendres de ses cités ruinées. Cet instinct de bataille et ce courage d'être libre revécurent au cœur des Grignoux, éclatant et rageant au dessert sanglant du banquet de Warfuzée ; ils couvèrent un instant seulement pour découvrir, dans l'affaire menue des Jeux de Spa, l'occasion de ressusciter plus audacieux en une révolution démocratique, et quand l'insurrection de 1830 lança ses appels, le vieux sang liégeois fut le plus prompt

à bouillonner et le plus généreux à se répandre. Histoire faite de sacrifices, de passions, de nobles fièvres auxquelles les plus humbles armuriers de Liège et les derniers copères dinantais offrirent leur vie avec un héroïsme impétueux et railleur....

Et cependant, combien tout ce passé était peu sensible au voyageur passant à travers les diverses régions qui en furent le théâtre.... Les rues et les places de Liège ne s'ennoblissent point de nombreuses glorifications du souvenir. Je n'y sais que quelques lieux où les pierres donnent à l'esprit la nostalgie du passé. La cour du Palais des Princes, dont l'esprit mi-gothique, mi-renaissant de François Bosret grava les chapiteaux de si plaisants caprices, rappelle la splendeur des prélats toujours distants et souvent despotiques. Frondeuse opposition, le perron de pierre, au sommet duquel se dressent les porteuses légères de la pomme de pin symbolique, c'est l'esprit du peuple dressé, fier de ses franchises, au seuil même de son hôtel de ville; quand Liège étendait sa juridiction, elle plantait son perron au cœur des cités ralliées, non pour signifier qu'elles étaient ses sujettes, mais pour signaler qu'elles partageaient ses libertés. Et le perron fut exilé de Liège le jour qu'un



3. — LIÈGE  
LE QUAI DE LA BATTE.



4. — LIÈGE  
LA SAUVENIÈRE.

tyran ravit à la reine de Meuse des droits séculaires. Sous le haut toit de la maison de Curtius, quelques salles perpétuent l'efflorescence du XVIII<sup>e</sup> siècle liégeois, par les panneaux fleuris des meubles où s'attarda le ciseau d'un Herman ou d'un Vivroux. Mais mieux qu'en tout cela, la ville se symbolise dans la Vierge rieuse, si juvénilement maternelle, de la rue Vinave d'Ile. Liège danse, enjouée et tendre, aux souples lignes de la statue de Delcour, car le charme de Liège ne s'immobilise point aux arêtes des vieilles pierres; il est dans sa chanson quotidienne, pétulante comme cette fraîche maternité.

On pourrait, en effet, se dispenser de pèleriner aux lieux que j'ai dits, et flâner simplement sur les quais et les boulevards; on pourrait ne faire que la promenade du « carré », le soir venu, et si l'on aime et comprend la vie, on comprendra Liège et on l'aimera. Car Liège, c'est avant tout un peuple allègre, spirituel et moqueur, un peuple pour qui l'heure qui passe a plus de prix que l'heure passée.... Comme aimablement, cependant, l'Autrefois fleurit aux lèvres de ce peuple, vous le diront tel Noël chevrotté, tel cramignon sautillant, l'un de ces mille riens que le folkloriste classe et qui sont le sel même des races.

Liège, c'est aussi un beau décor de nature ; c'est la courbe harmonieuse d'un fleuve large parmi de souples collines. Il faut monter à l'Observatoire, dans les bois de Cointe, d'où l'on voit la Cité étendre, au long de la Meuse verte, son réseau de rues faciles et de boulevards animés, pour comprendre les raisons pittoresques du régionalisme liégeois.

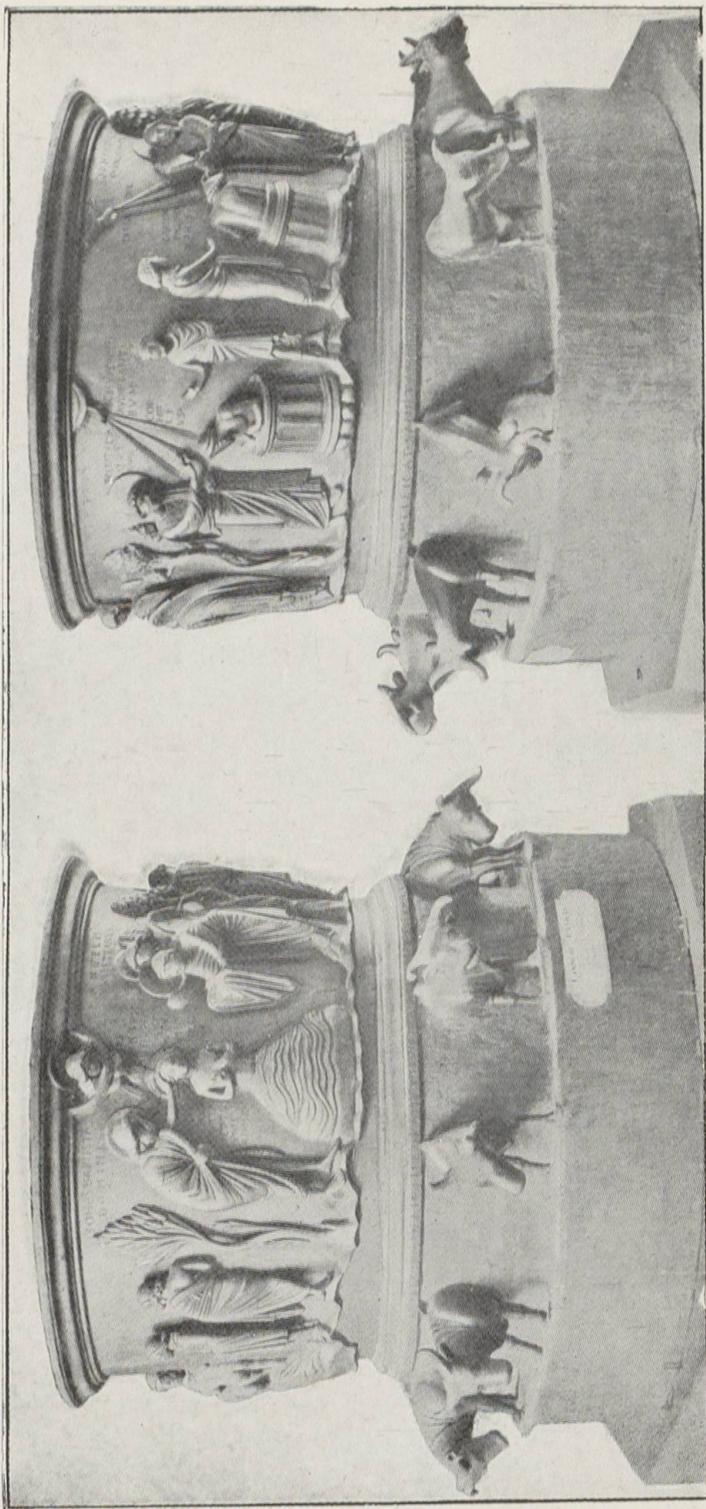
L'Ourthe, dont les eaux se mêlent à celles de la Meuse, collabore à ce charmant spectacle. Elle vient de la montagneuse Ardenne, et son cours capricieux s'y déroule, parmi d'émouvants paysages. Elle enlace les coteaux couverts de bois roux et de sapins bleus où des maisons de pierre sont dispersées sous une lumière doucement argentée. Dans les couleurs et dans les lignes de cette vallée, s'enferme l'âme sentimentale et rêveuse de la Wallonie, que le peintre Donnay sut évoquer religieusement.

Barvaux, Bomal, Hamoir, Comblain, bourgs frais de demeures grises au bord de la rivière et de châteaux sur les rochers, retentissent du marteau chantant du carrier. Tilff et Esneux, au contraire, se font citadines, avec leurs villas pimpantes et leurs hôtels de villégiature.

A l'Est, les vives eaux de la Vesdre arrosent les



5. — LIÈGE  
L'HÔTEL CURTIUS.



6. — LIÈGE

FONTS BAPTISMAUX EN BRONZE FONDU PAR RENIER DE HUY (1107-1118).  
(Église Saint-Barthélemy.)

villettes thermales de Chaudfontaine, dans un entonnoir tapissé de pins, et de Spa, rendez-vous d'élégance, où Pierre le Grand et Gustave de Suède, Joseph II et Henri de Prusse, vinrent tour à tour boire l'eau du Pouhon, faire la promenade des Artistes où bruit et scintille un ruisseau, parmi des éboulis de roches, et voir au loin sur les plateaux rosir les bruyères de Fagne.

En aval et en amont de Liège, les charbonnages, les aciéries, les verreries composent un poignant panorama d'industrie. Herstal, Chênée, Seraing, Ougrée, le Val Saint-Lambert, avec leurs denses agglomérations, montrent le wallon laborieux et inventif. Ces rudes bourgades ceignent d'une couronne de fer et de feu la cité des Princes et des Bourgmestres, reine allègre et rieuse du beau pays wallon. Elles sont l'avant-garde de Verviers, qui, dernière marche de Wallonie vers l'Allemagne, déverse dans l'eau de canaux étroits le jus des teintureries et fait inlassablement tourner les bobines que Cockerill y installa au début du dernier siècle.

\*  
\* \*

J'imagine l'état d'esprit des paysans de ces petits villages, des artisans et des bourgeois de ces villettes, le 4 août 1914. Les journaux de la veille leur ont annoncé la guerre, entre l'Allemagne et la France, mais la nouvelle de l'ultimatum de l'Allemagne à la Belgique n'a pas encore eu le temps de leur parvenir. C'est le matin; dans la rue fraîche qui s'ensoleille, où chacun va lentement à la besogne, on se groupe. Une rumeur court, étrange; on dit qu'on a vu des cavaliers allemands sur la grand'route!... Pourquoi viennent-ils? Que veulent-ils? Sont-ils nos protecteurs contre une violation de notre neutralité commise par nos autres voisins? Sont-ils des amis ou des ennemis? ... Les voici! Leur dure silhouette se profile sur le ciel bleu. Ce sont eux qui vont répondre aux questions qu'on se pose!...

Ils y répondirent à coups de fusil! Avant de franchir la frontière, des ordres leur avaient été donnés, des harangues leur avaient été faites. Soyez durs et cruels, si vous voulez être rapidement victorieux. Brûlez et tuez! Ne laissez pierre sur pierre où vous aurez passé!... Et aussitôt le système est appliqué, féroce : prises d'otages et rançons, incendies et pillages, emprisonnements et fusillades. Le long

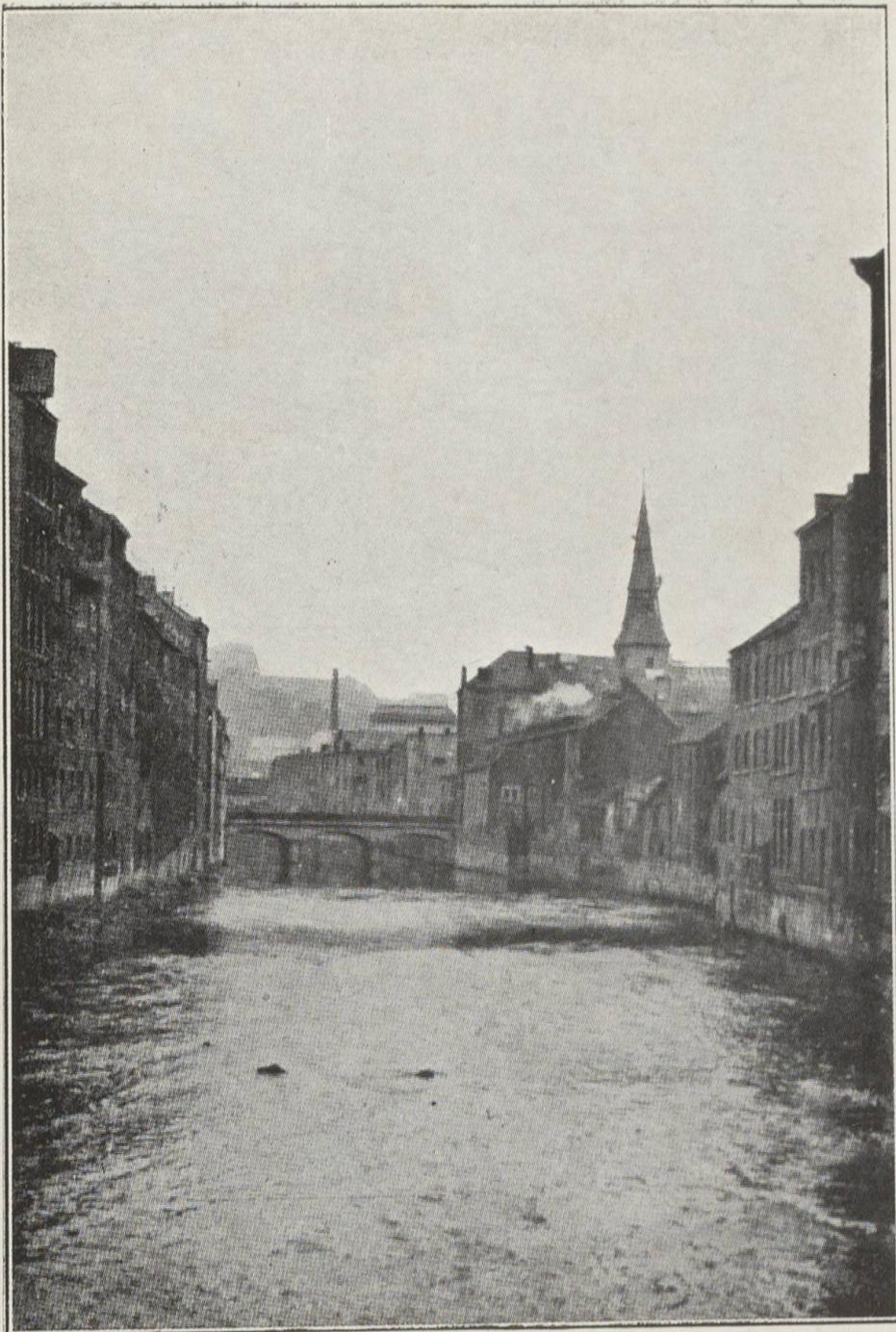
des routes ce ne sont que ruines fumantes. Et dans les champs et sur les places publiques gisent des victimes innocentes. Que reste-t-il de tant de petits villages ou de tranquilles cités : Battice et Herve, Soumagne et Fléron, sur la route qui conduisait d'Aix à Liège ? Que reste-t-il de Visé, mis à sac dès les premiers jours ? De son émouvante église, je ne vois plus, sur la photographie que j'ai sous les yeux, que des pans de murs noircis ! Même ravage dans la vallée de la Vesdre, depuis Francorchamps, où tomba mon ami l'avocat Laude assassiné parmi les siens, jusqu'à Esneux et Poulseur ?

L'armée allemande passait. Elle assaillait les forts héroïques, et, arrêtée par leur feu, reculait, enflammée de rage. C'est sur les habitants et sur les pierres des églises et des maisons que s'acharnait son esprit de vengeance. A Liège, qui résistait, les Allemands offraient un spectacle de désolation, en guise d'avertissement et de menace. Et le jour où, par l'intervalle des défenses, ils pénétrèrent dans la ville, ils ne laissaient derrière eux qu'un lambeau de Belgique pantelante et dévastée. Dans la ville elle-même, ils devaient un jour allumer sans raison tout le quartier de l'Université, comme ils devaient le faire aussi

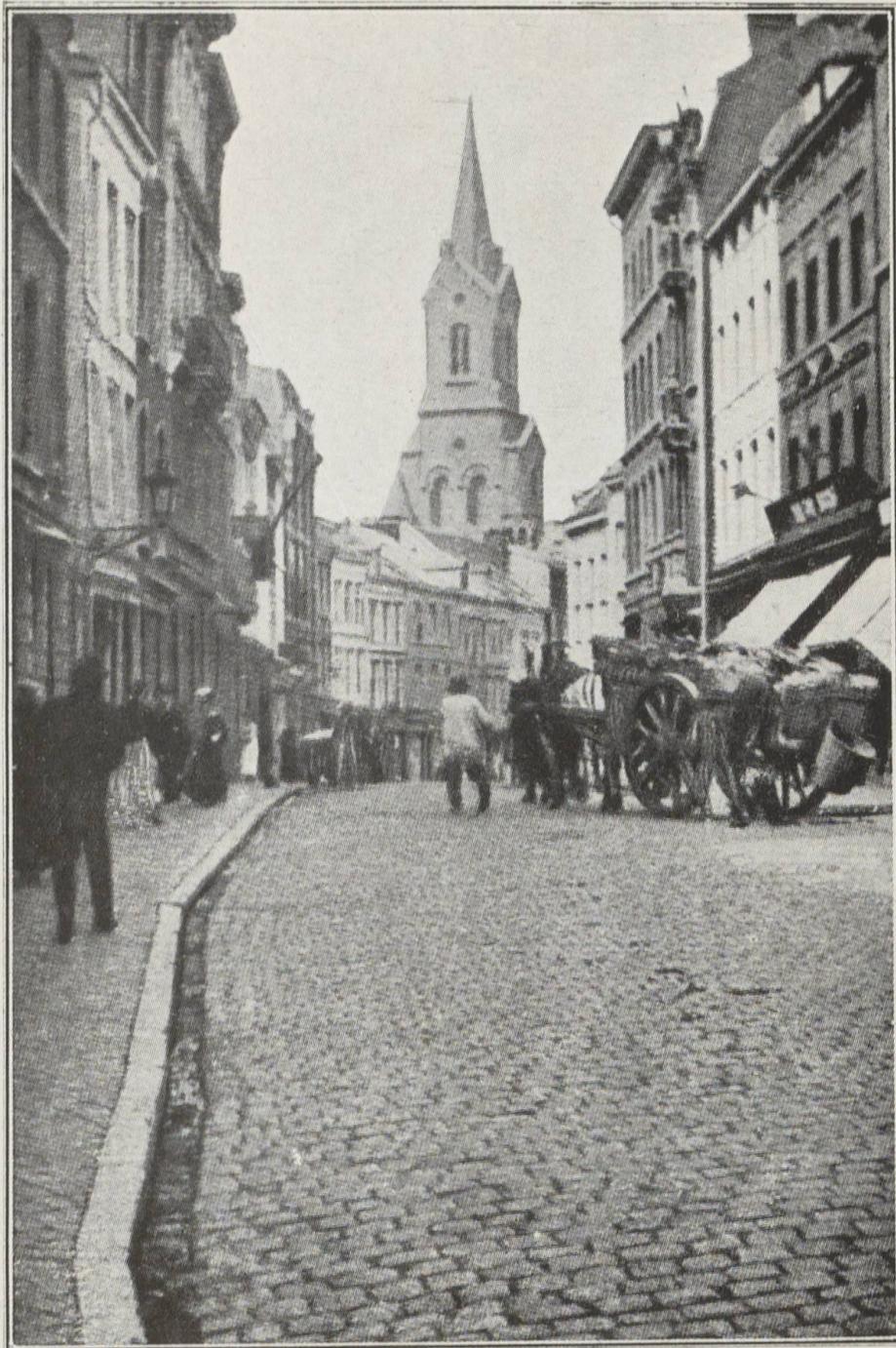
dans Louvain, la noble cité des études ! C'était vers elle qu'ils s'avançaient, poussant leur marche vers le Nord-Ouest, au travers des vastes paysages agricoles de la Hesbaye, sillonnés de grandes routes où s'acheminaient jadis les charrois de betteraves sucrières. C'est la région des hautes fermes, aux immenses toits à pans, autour de petites villes paisibles. Waremme y vit sa vie monotone et provinciale au nord de la voie romaine. Qui penserait, la voyant si quiète, que ses fils furent un jour recherchés pour leur bravoure guerrière affirmée par le vieux proverbe :

Qui passe dans le Hesbain  
Est combattu l'endemain.

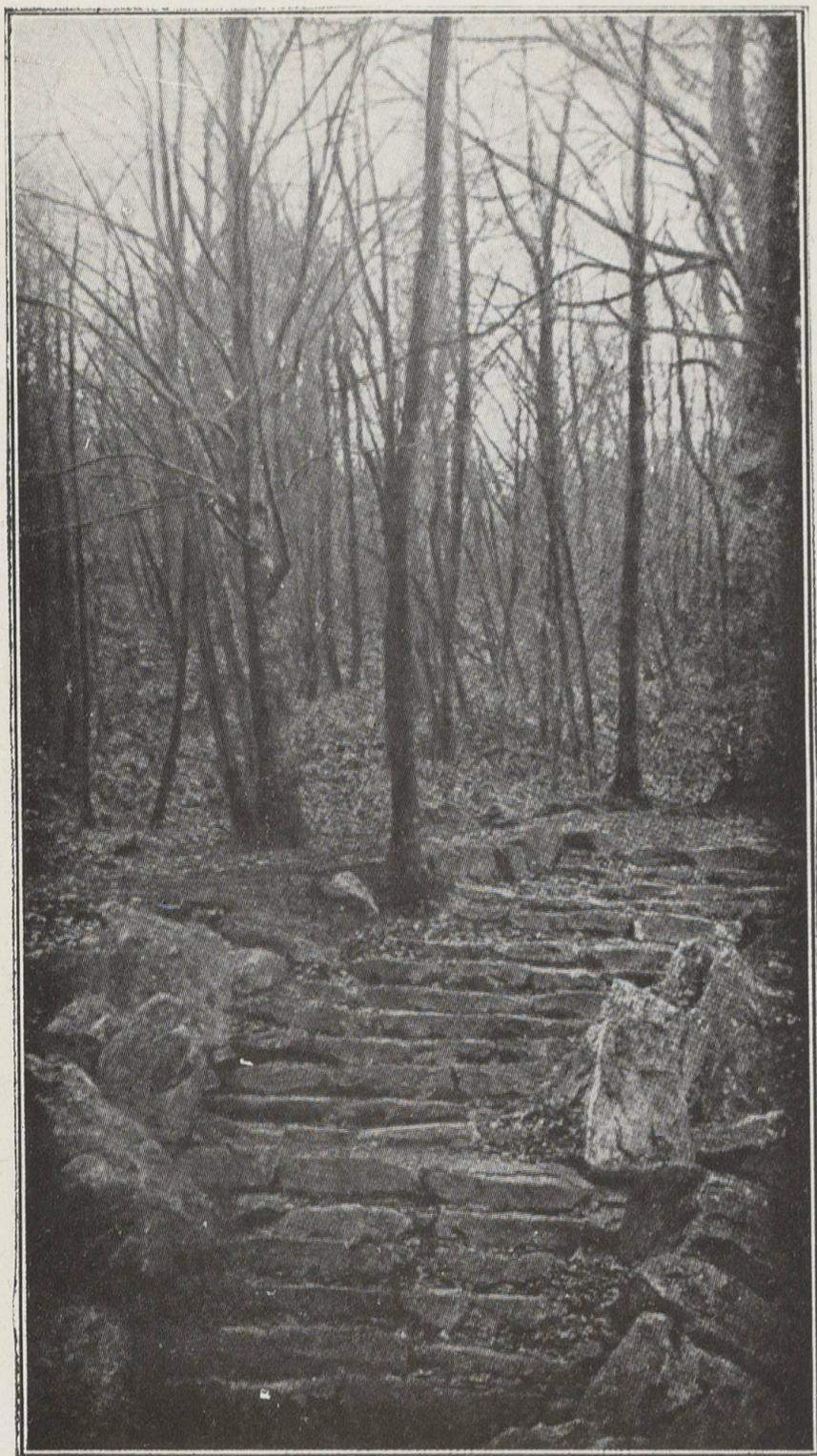
Qui le penserait de Huy, plus célèbre par sa cuisine que par son histoire, et dont l'église conte en pierre une *Nativité* charmante comme un Noël du pays liégeois ; qui le penserait d'Andenne, l'industrielle et laborieuse Andenne, cité de sainte Begge ? Elle mirait dans l'eau du fleuve une joie toute quotidienne qui ne se souciait point du passé. A cette petite ville d'artisans était réservé l'un des traitements les plus épouvantables qu'aient infligé les Allemands à nos cités.



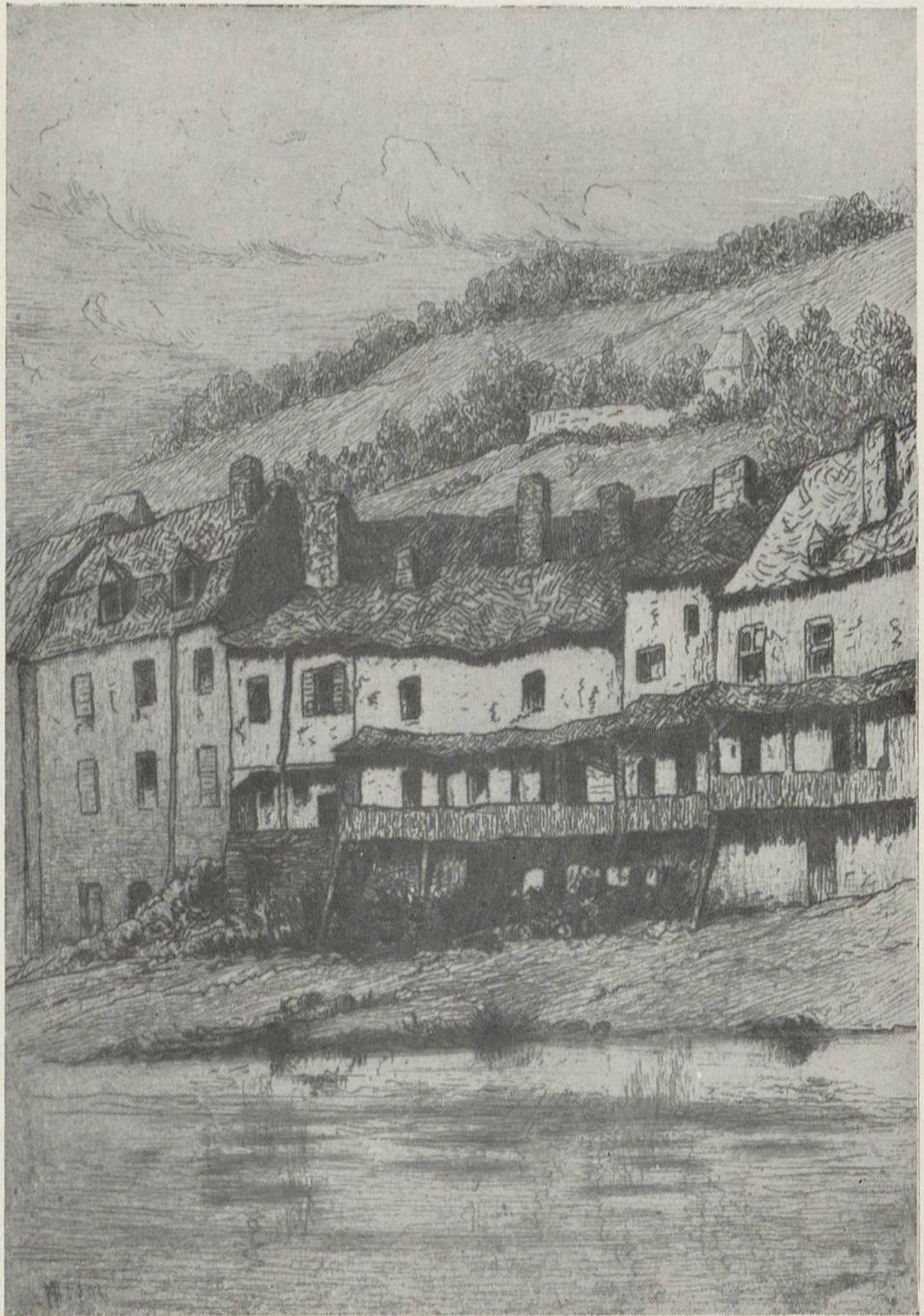
7. — VERVIERS  
LA VESDRE.



8. — VERVIERS  
LA RUE SPRINTAY.



9. — SPA. — SOUS BOIS.



10. — EN ARDENNE

D'après une eau-forte de S. A. R. M<sup>me</sup> la Comtesse de Flandre.

C'était le 20 août <sup>1</sup>. Ils traversaient la ville, en rangs serrés. Tout le monde s'était terré dans les maisons et c'est à peine si l'on osait lever les rideaux pour regarder défiler les troupes, car elles s'entouraient, déjà, d'une atmosphère de terreur et d'effroi. Un coup de feu éclate, à un coin de rue. Tiré par qui ? Par un dernier soldat belge, embusqué en quelque coin de rue ? Par un soldat allemand lui-même, comme cela s'est fait souvent ailleurs ? On ne sait. Et ce doute eut évidemment dû motiver une enquête, une brève recherche, pour lesquelles des mesures d'ordre immédiates pouvaient être prises. Mais, chose curieuse, cette armée si disciplinée s'affole à ce coup de feu. On tire dans les rangs allemands. Sur qui ? Sur quoi ? Les soldats l'ignorent. Mais ils tirent. Et, avec le bruit de la fusillade, s'augmente la panique des troupes. Déjà, au coin d'une rue, voici qu'une mitrailleuse a été campée et que les balles écorchent le platras des façades. Le désordre augmente, les compagnies perdent leur unité et l'armée n'est plus qu'une ruée sauvage d'individus, dans une ville terrorisée. Les vitres des fenêtres se

1. D'après les Rapports de la Commission d'enquête belge.

brisent, les portes fermées cèdent aux poussées d'épaules, aux heurts violents des crosses ; celles qui résistent sont entaillées par le fer des haches. Dans les maisons, la soldatesque maintenant s'est répandue. Les meubles, ces émouvants témoins de la vie familiale, qui portent en province une si précieuse chape de souvenirs, sont brisés, sans raison ; les serrures forcées, de rudes mains violent le secret des tiroirs des armoires, des coffres-forts. C'est le sac, c'est le pillage, et, comme les portes des caves ont été enfoncées, c'est aussi l'orgie. Les vins vieux coulent, les précieux crus de Bourgogne, chers aux Wallons ; les troupes se plaisent à tirer des coups de feu, dans les rues, pour ajouter l'ivresse du bruit et de la poudre à l'ivresse des alcools.

C'est sur ce spectacle menaçant que point la belle aube d'été. Il semble que les troupes allemandes se soient un peu ressaisies, car à la rage désordonnée succèdent certaines mesures. On obéit, à présent, à des injections d'en haut. Tous les citoyens cachés sont recherchés, on les fait sortir de leurs demeures. Des ordres en allemand leur sont donnés. Ils n'entendent ou ne comprennent, affolés de peur. De nouveaux coups de feu éclatent et des cadavres de civils

s'écroulent sur le pavé. Un vieillard, le docteur Camus, blessé d'une balle, est achevé à coups de hache, et des soldats, pris d'un sauvage besoin de profaner son corps, le traînent longtemps par les pieds. Des scènes épouvantables se passent, que le rapport belge consigne en trois lignes : voici un homme qui emporte vers la rue, pour obéir aux ordres, son beau-père, octogénaire et impotent. Il n'a point les mains levées, comme l'exigent les consignes : on l'abat tel une bête, à coups de hache, sur le corps du vieillard auquel il apportait une aide pieuse, et devant son épouse, menacée d'un sort pareil.

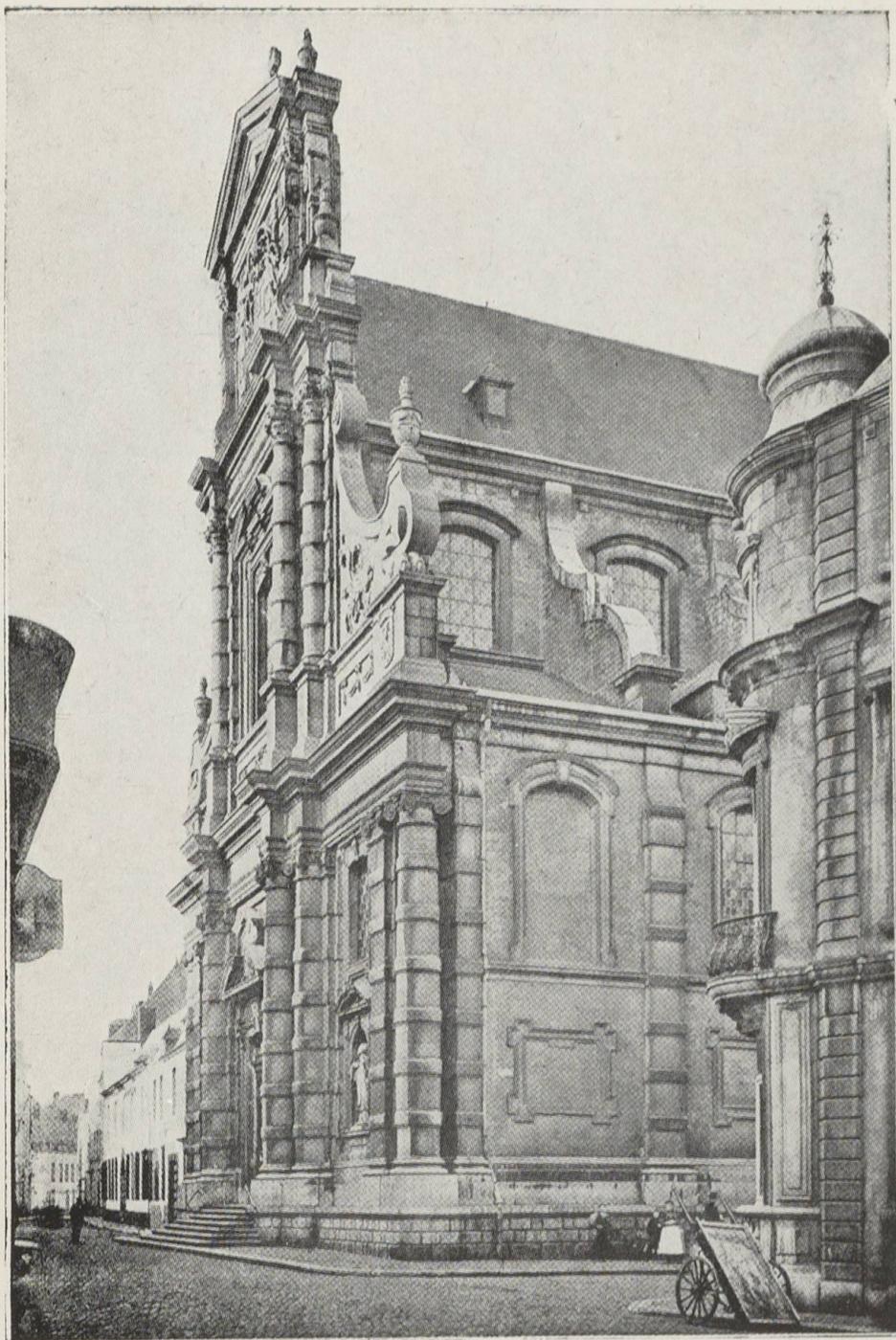
Un lamentable cortège s'est organisé : hommes éperdus, femmes défaillantes, vieillards chancelants qu'on soutient, infirmes qu'on brouette, sont poussés, la baïonnette aux reins, le revolver sur la tempe, jusqu'à l'une des places de la ville. On les fouille. Aucun d'eux ne porte d'arme, mais les plus innocents objets suffisent à motiver la pire rigueur. Les soldats fusillent sous le moindre prétexte ; ne voici point un homme qu'on tue « parce que sa figure exprimait l'indifférence ou le mépris » ?

Non seulement la peine de mort est prodiguée,

mais le spectacle des souffrances. On a jeté devant la foule deux blessés; ils gisent « face contre terre, rougissant la poussière de leur sang, implorant à boire ». Les officiers s'opposent à ce qu'on leur porte le moindre secours. Ils agoniseront longuement, en exemple comminatoire, sans que l'eau d'une gourde puisse rafraîchir leur fièvre.

Ailleurs, le massacre et le pillage reprennent. Dans leurs prairies, sous les arbres des vergers qu'ils avaient émondés, sur les terres qu'ils avaient labourées, les habitants sont groupés. On les mitraille, on les fusille, on les lacère de coups de baïonnette. Une sorte d'ivresse rouge s'est emparée des bourreaux. Ils s'acharnent, la hache haute, sur les blessés pantelants. Et voici passer, dans la froideur même du procès-verbal, l'image odieuse et précise « d'un grand soldat roux, la figure balafmée d'une cicatrice ». Il se précipite sur une femme qui serrait désespérément son enfant sur sa poitrine et fend, à coups de hache, la tête blonde du petiot...

Six heures de supplices et de mort, après dix heures d'orgie débridée! Au milieu de la matinée, le programme change. Après les œuvres rouges du meurtre, les œuvres noires de l'ensevelissement.



II. — NAMUR  
L'ÉGLISE SAINT-LOUP (1621-1653).

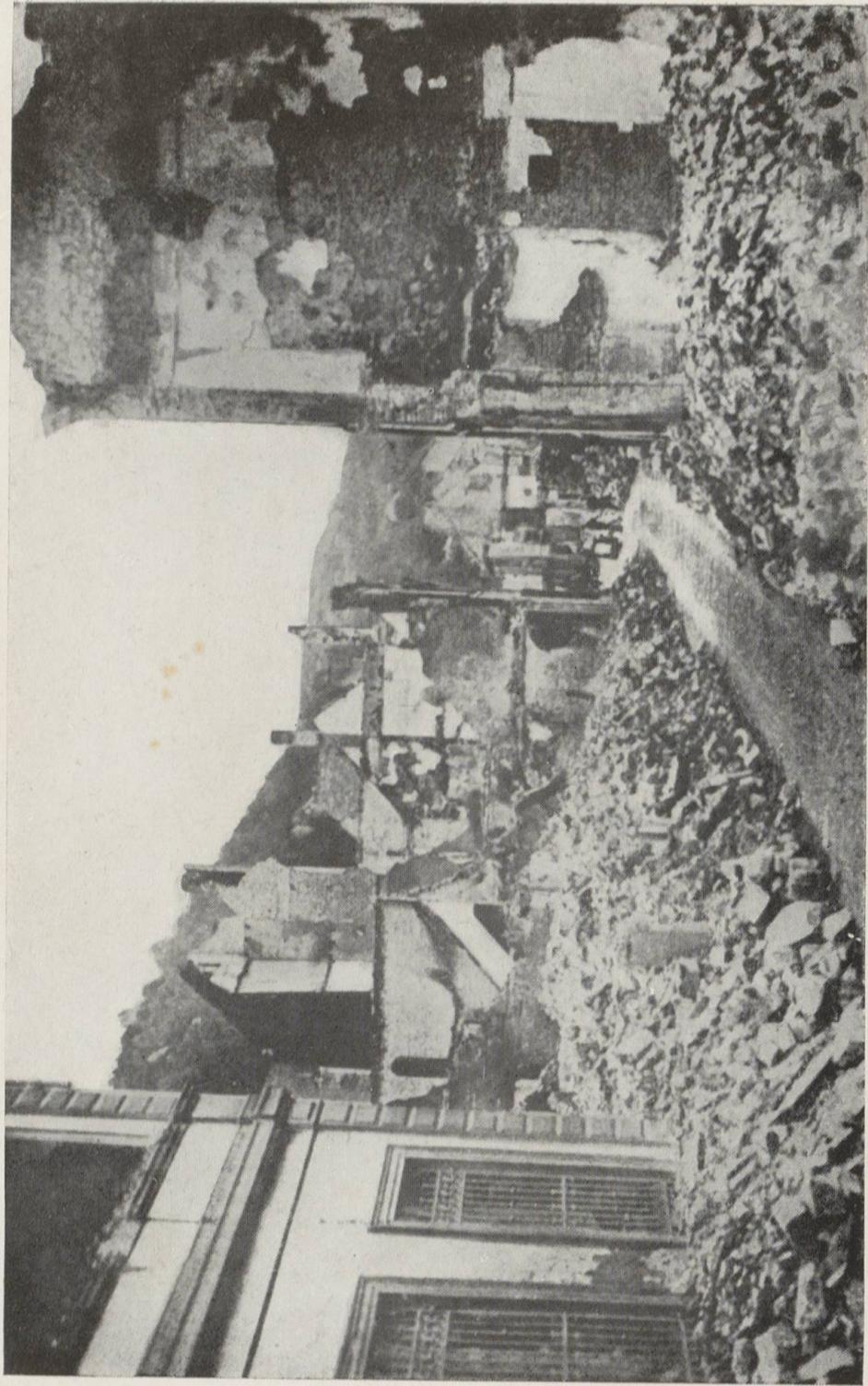


Photo Belgica, Paris.

12. — NAMUR  
Après le bombardement.

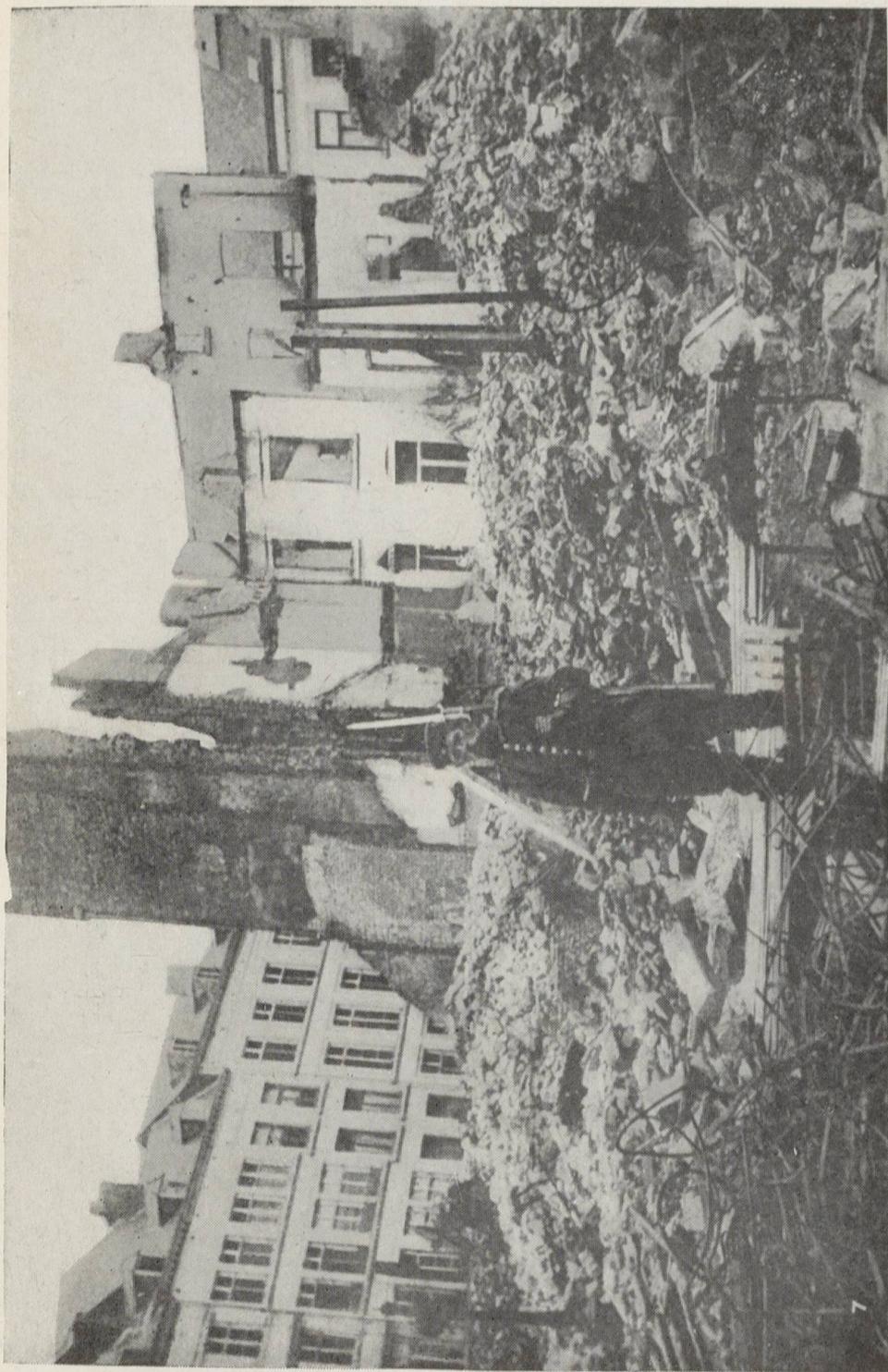
Dans la ville qui brûle en hautes flammes, en lourds tourbillons de fumée, on enjoint aux femmes — veuves d'une heure — de relever les corps et de laver les rues du sang stagnant qui s'y caille. Cependant, toute la population mâle a été groupée, comme otages, et elle attend que son sort se décide dans les petites maisons où on l'a entassée. Elle attend tout le jour, et toute la nuit. Quand on ouvre les portes des prisons, le martyre est presque fini : la ville est en ruines ; on peut compter les morts, plus de trois cents. Des habitants, la tête folle, fuient dans les campagnes. Dans la petite ville wallonne, la rage teutonne vient d'atteindre sa culminace. Elle a ressuscité les châtimens des âges barbares contre une cité innocente de tout crime.

---

### III

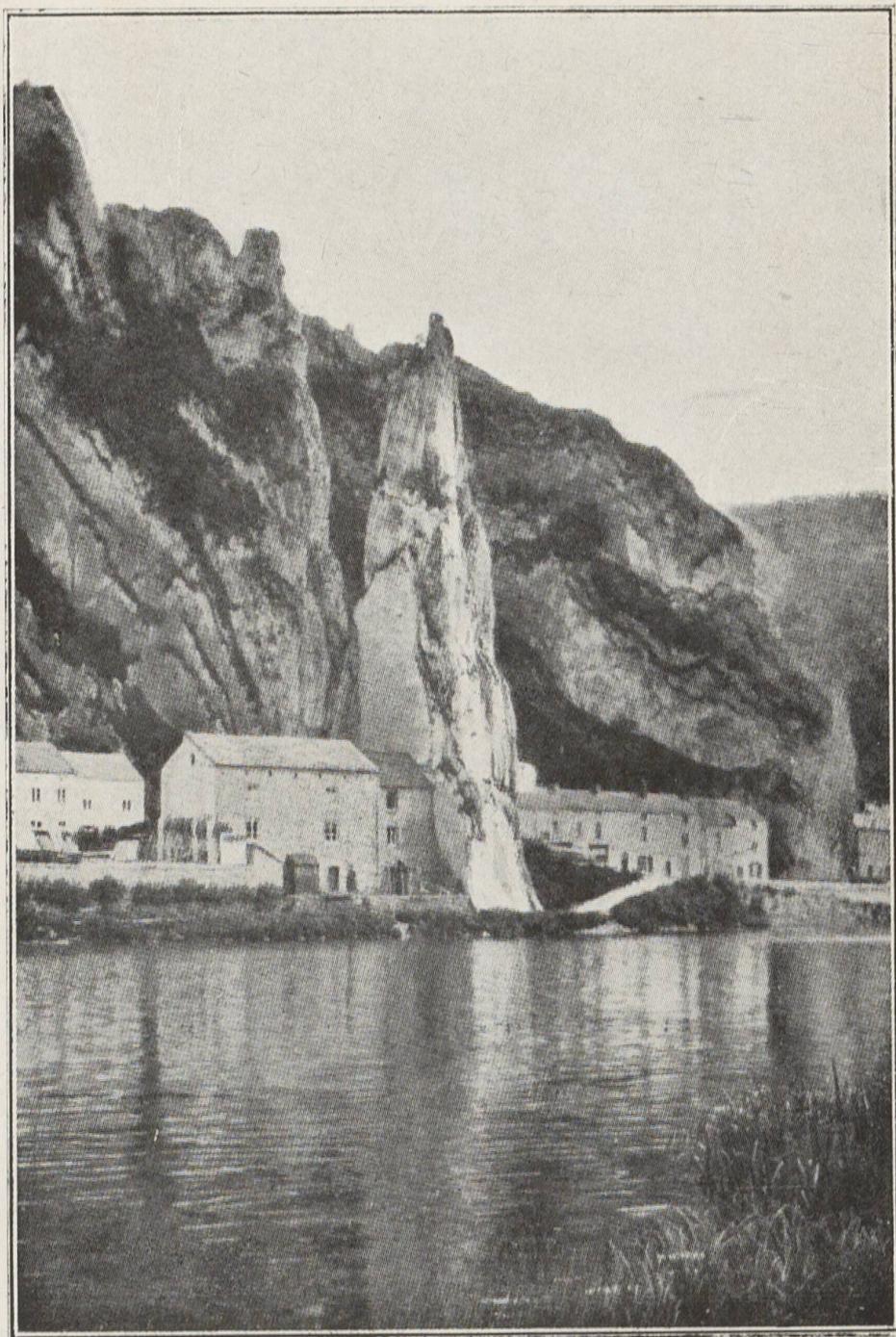
Je songe maintenant à l'Ardenne, violentée dès les premiers jours de l'invasion, par les troupes allemandes. Elles étaient descendues en foule, de l'Est au Sud, courant vers la victoire rapide qu'elles espéraient trouver en France. Elles traversaient ces territoires de bois, de rochers, d'eaux vives, de châteaux ruinés, suivaient ces grandes routes forestières au carrefour desquelles se sont dressées, depuis des siècles, des petites villes que le temps ne transforme guère.

Qui pensait hier aux petites villes d'Ardenne, évoquait un spectacle de bonheur et de repos ; il imaginait les soirs où le touriste, après avoir suivi tout le jour la course écumante d'un ruisseau, escompte la table et le gîte. Il a marché sur les sommets, dans l'air salubre et parfumé des sapins bruissants. Et tout à coup, au détour de la route blanche, elles apparaissent dans les premières brumes et les ombres naissantes du crépuscule, les petites cités grises,



13. — NAMUR  
Après le bombardement.

Photo Belgica, Paris.



14. — DINANT  
ROCHERS DE MEUSE.

fleuries déjà de quelques lumières éveillées.

Elles s'apparient au roc dont elles sont nées : leurs murs sont de blanc calcaire et leur toit de mauve ardoise. Elles se sont fait un nid au milieu des forêts sombres, au bord des eaux rapides. Voici Durbuy, si singulièrement groupé dans son puits vert et frais. Voici La Roche qui s'agglomère près de l'Ourthe, autour du donjon ruiné de son château féodal. Voici Houffalize, où de vieux ponts aux arches noircies enjambent l'eau rapide de l'Ourthe. Voici Bastogne, la grande foire aux bestiaux du Haut pays qui mérita d'être nommé « Paris en Ardenne » par Guichardin, et qui prospère, en des paysages stériles, aux larges horizons. Voici Bouillon, le vieux duché, où l'on bat le fer ; au bord de la mince Semois, elle s'enorgueillit tout autant de ses truites que de son château, qui campe, si rudement dans le roc, ses perspectives de ponts-levis et d'escaliers, de basses portes et d'oubliettes. Voici Florenville, où la Semois a tant de charmes coquets.

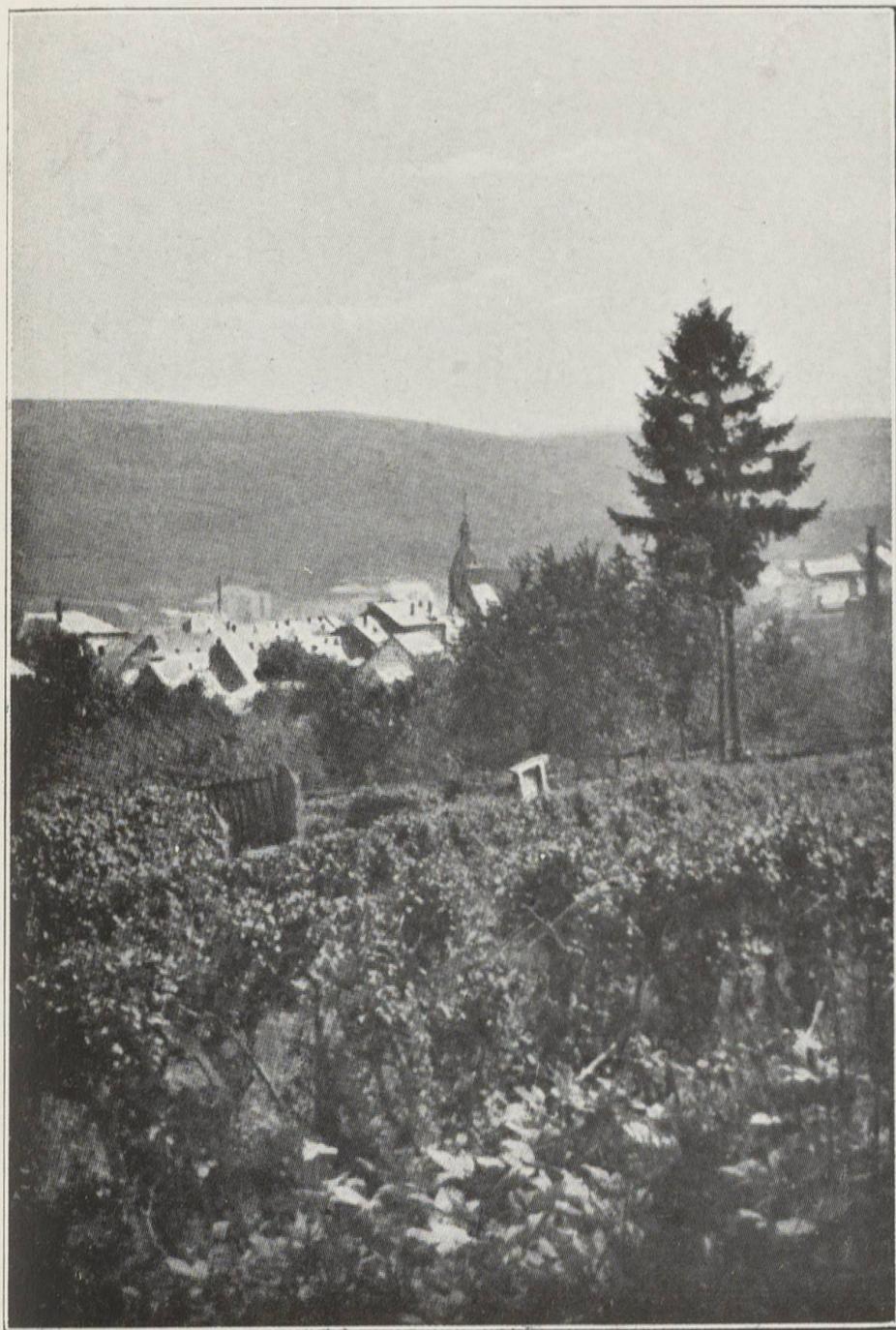
Toutes ces petites villes conservent leur type, dans l'émouvante solitude des forêts. Elles vivent sans hâte, heureuses de leur seul décor ; la pêche et la

chasse, un peu d'agriculture et beaucoup de tourisme sont leurs ressources ; elles rêvent devant les lointains à la Patinier et s'amuseent aux jours de fête de propos salés et lurons, d'un verre de clair alcool ou de chaud Bourgogne.

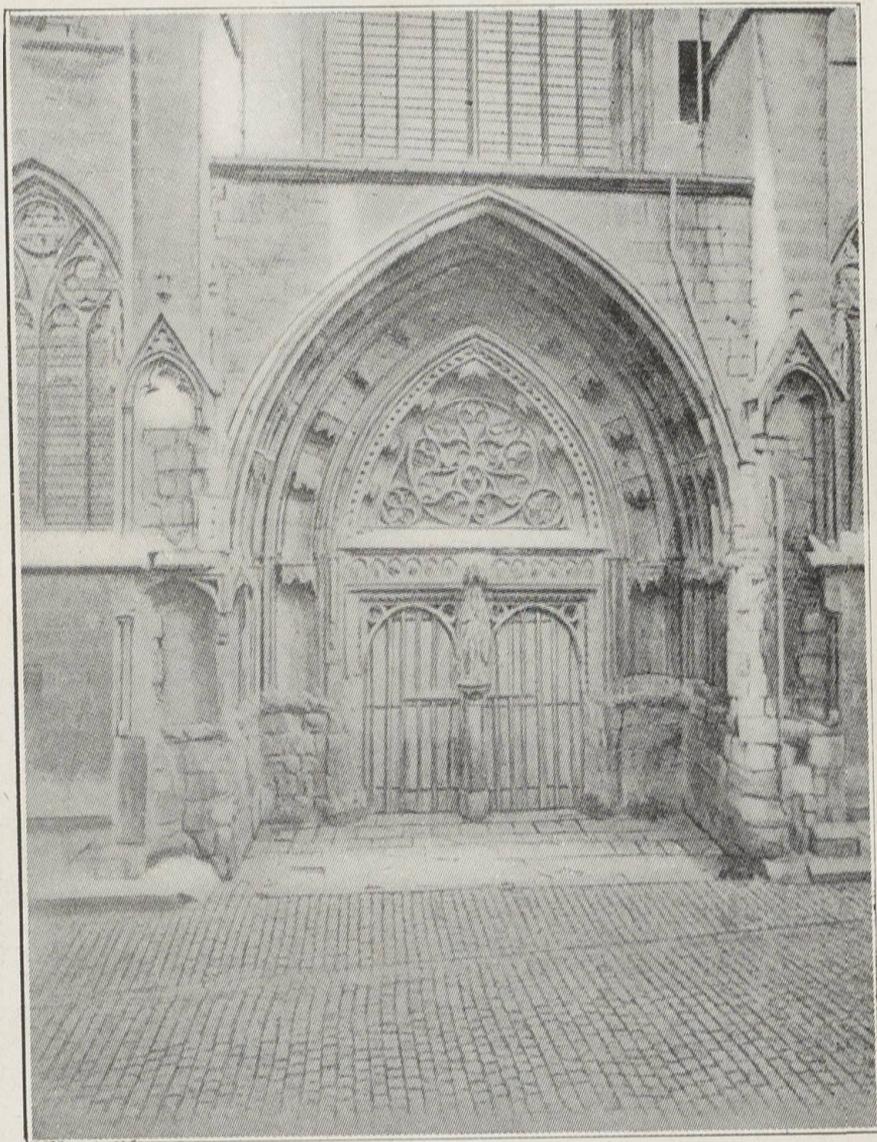
Tout au sud de la province, le pays change. Ce n'est plus précisément en Wallonie, mais dans la Gaume sèche et dure, que se dresse Saint-Donat d'Ar-lon. Depuis les temps romains, dont son petit musée conserve tant de souvenirs, cette ville participe à la vie des pays germaniques, où sont, proches, le mau-solée d'Igel et l'arc de la Porta Nigra. Deux civi-lisations luttent ici, comme à Diekirch ou à Luxem-bourg, et, sans parvenir à se détruire, cherchent dans leur juxtaposition même une originalité nouvelle.

\*  
\* \*

Mais celui qui pense aujourd'hui aux petites villes d'Ardenne, aux villages dans les bois, aux bourgades sur les grandes routes, ne peut plus évoquer qu'une vi-sion désolée. Tout le sud de la province a été dévasté et saccagé. Des villages entiers, Tintigny, Ansart, Ros-signol, Ethe, Semel, sont des ruines. Il en est peu qui



15. — VUE SUR DINANT



16. — DINAN  
L'ÉGLISE NOTRE-DAME.  
Vue du portail principal.

aient conservé intactes ses rues ou ses places publiques. Presque partout, des incendies systématiques ont été allumés après un horrible rançonnement : à Neufchâteau, à Etalle, à Houdemont, à Rulles, à Jamoigne, à Mussy-la-Ville, à Bertrix, à Bellefontaine... Le nombre des maisons brûlées dépasse trois mille; celui des habitants fusillés, massacrés ou pendus, dépasse le millier! <sup>1</sup>

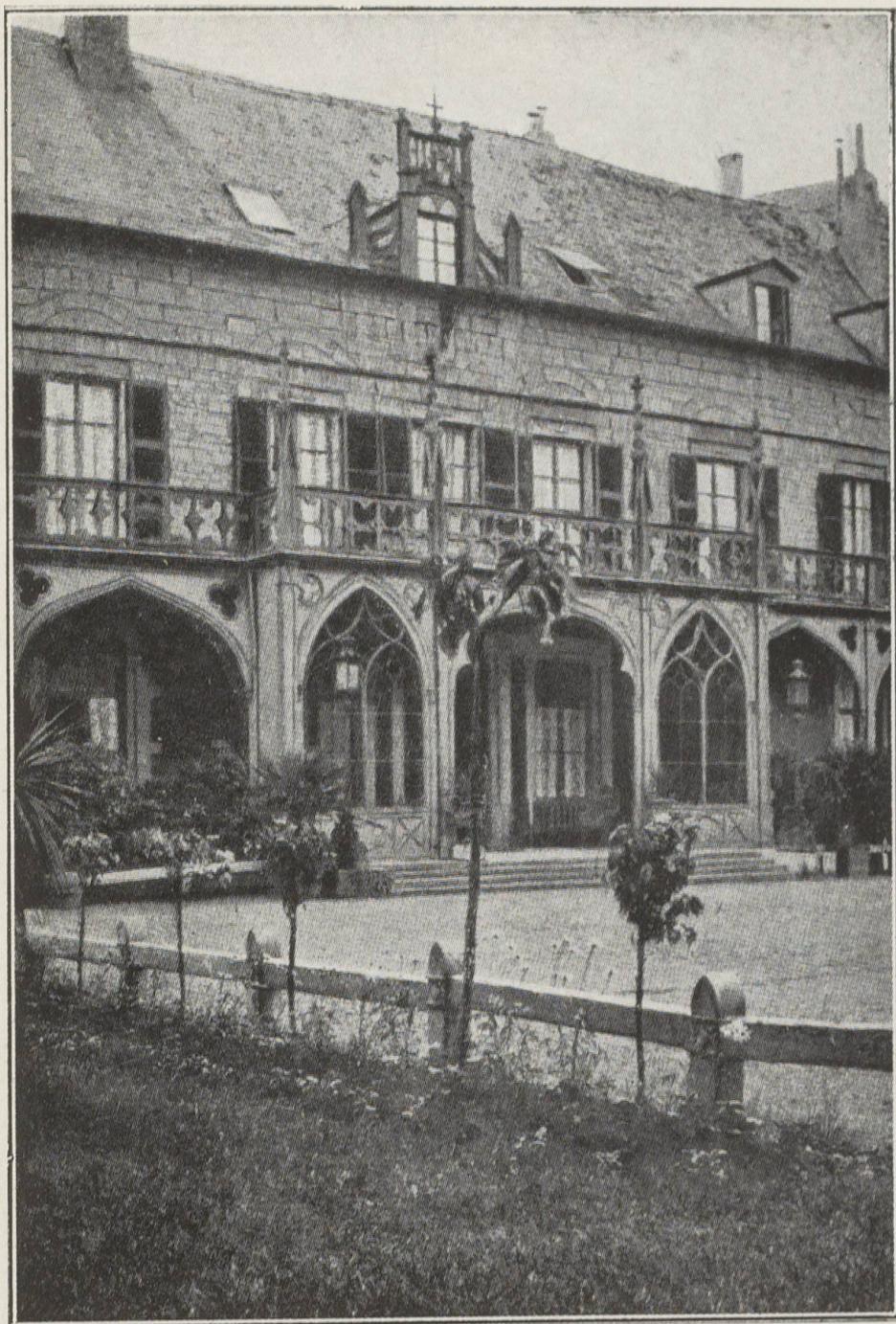
Et ce qu'on sait aujourd'hui n'est rien sans doute en comparaison de ce que nous apprendrons le jour où les forêts et les solitudes nous livreront tous leurs secrets.

---

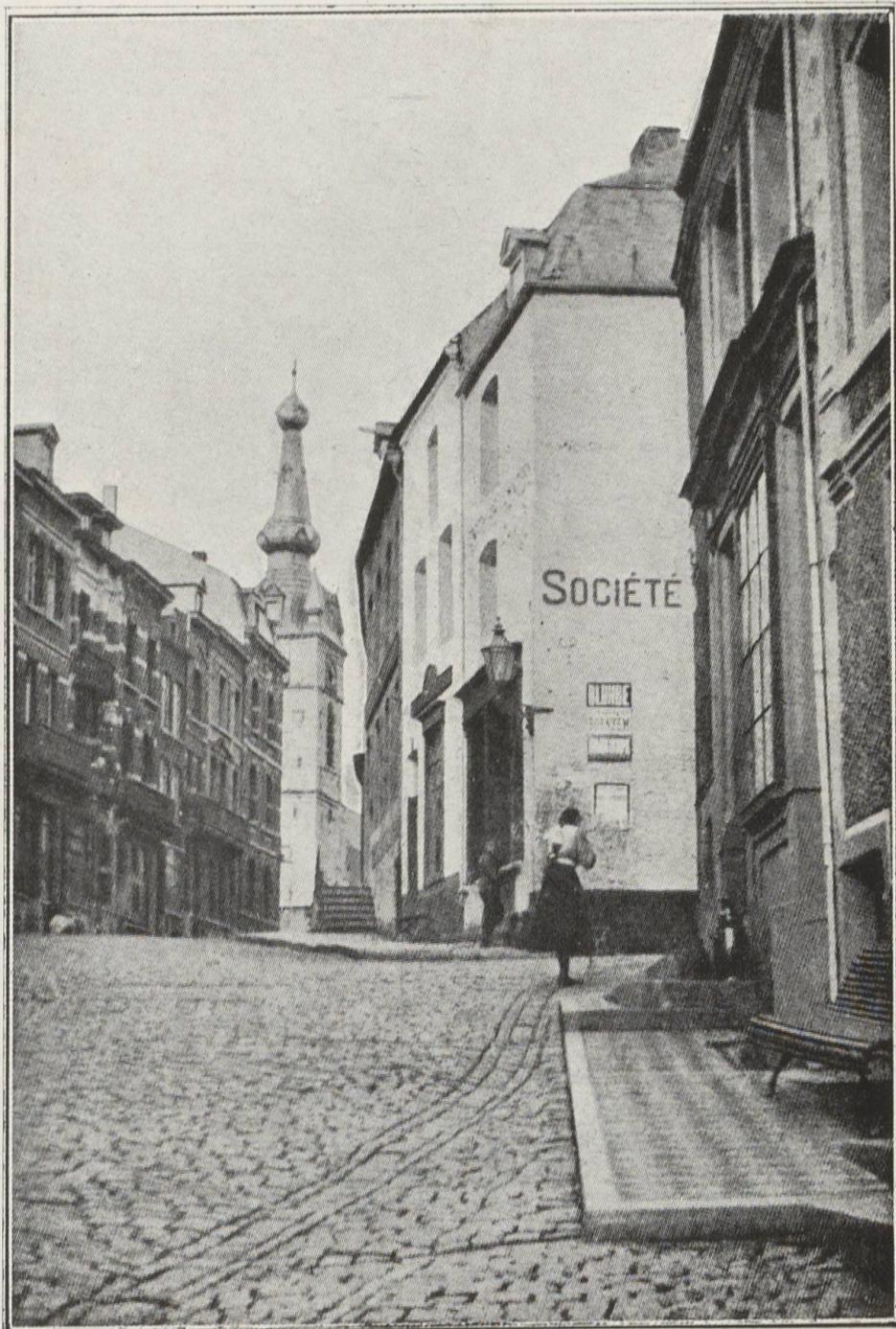
1. Huitième Rapport de la Commission d'enquête.

#### IV

A Namur, la Meuse et la Sambre s'épousent devant une vieille porte où s'appuient leurs effigies sculptées. C'est de ce « Port du Grognon » qu'on comprend, le mieux à la fois, la ville d'hier et celle d'aujourd'hui. Là, dans une antique demeure du type local, sont réunis les plus notables vestiges de son histoire ; on peut suivre l'évolution d'une civilisation qui s'affirmait déjà puissante à l'âge des cavernes, et qui fleurit surtout pendant l'époque gallo-romaine, dont la région a retenu tant de traces. Si l'on sort de ce musée, on ne tarde pas à voir se dresser un rocher gris et vert, où les murailles de la citadelle courent en longs rubans blancs ; là, sont tombés les boulets de maintes armées obstinées à s'emparer de cette puissante tête de pont, qui commande aux deux grands chemins mouvants du fleuve et de la rivière ; là, s'explique le prestige stratégique d'une telle cité. Mais au pied même de la citadelle, sur l'eau tant convoitée, voguaient hier barquettes et péris-



17. — CHIMAY  
LE PERRON DU CHATEAU.



18. — CHIMAY  
UNE RUE.

soires, dans les remous creusés par l'hélice d'un petit vapeur. Place militaire en temps de guerre, Namur est, aux heures de paix, un facile lieu de plaisance et un centre de tourisme très fréquenté ; elle est aimable et accueillante, avec ses hôtels clairs et son casino blanc. Elle aussi est joyeuse de vivre, de se mirer dans de belles eaux lentes et d'être entourée par cet amène décor qu'on découvre si bien, dans sa lumineuse ampleur, du haut des promenades boisées de la citadelle.

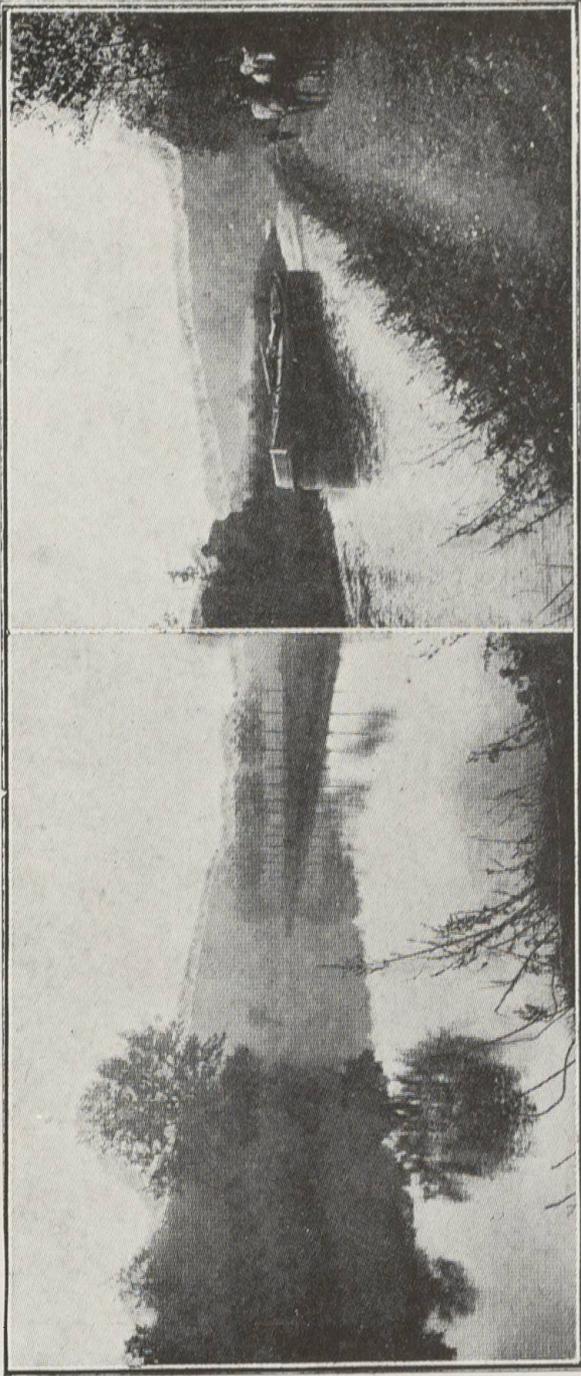
Il y a cependant à côté de cette ville modernisée selon les désirs du voyageur, un Namur charmant patiné par les âges ; c'est le Namur qu'on voit du pont de Jambes ; c'est lui que recherchait Charles Baudelaire quand il entra à l'église Saint-Loup où le chêne brun atteste la virtuosité gracieuse du sculpteur jésuite qui y fit s'épanouir aux flancs des confessionnaux les fleurs de sa fantaisie.

La ville, surprise par le bombardement, a beaucoup souffert des lourds canons allemands qui, après avoir frappé les ouvrages militaires qui la ceignaient, vinrent l'atteindre au cœur. C'est ce bombardement qui détruisit la prison, l'hôpital, la maison du bourgmestre et la gare. Mais toute la Place d'Armes, avec l'Hôtel de

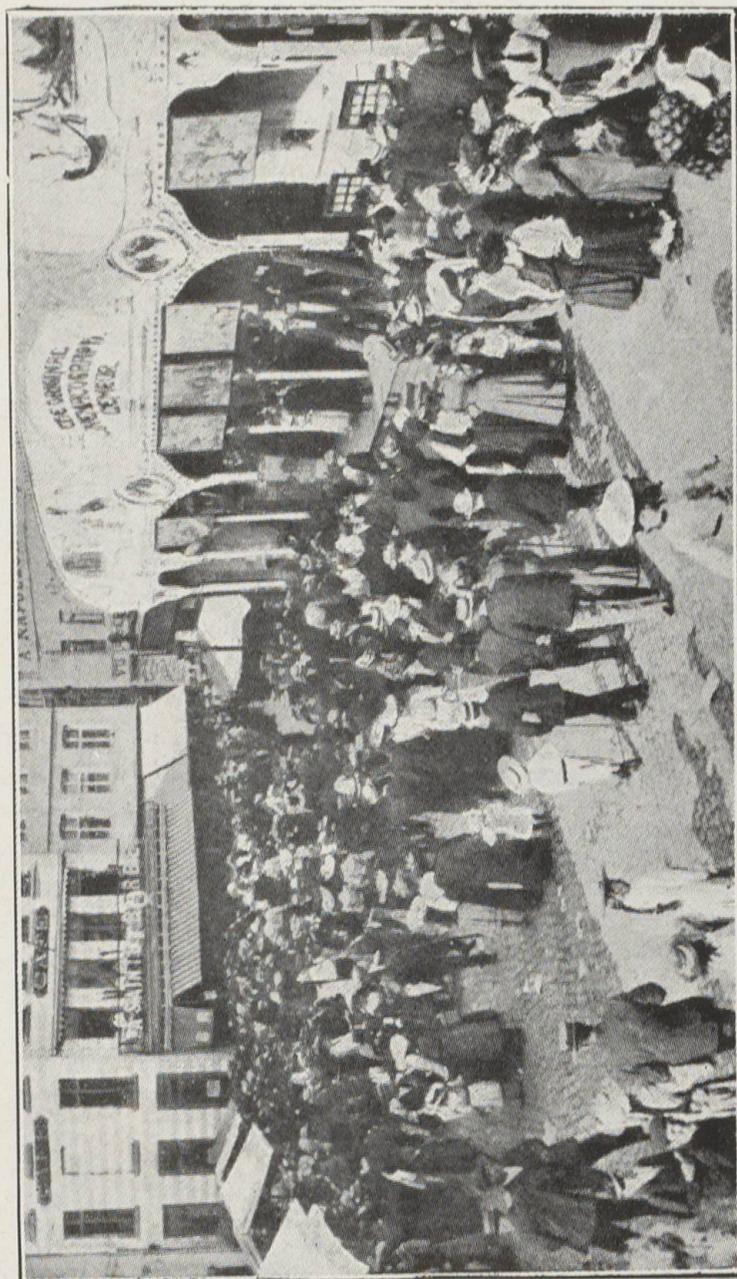
Ville, ses tableaux, ses archives, la place Léopold, la rue Rogier, la rue Saint-Nicolas et l'avenue de la Plante sont en cendres. Qui y a mis le feu ? Les Allemands, deux jours après la prise de la ville, quand le calme y était entièrement rétabli. Et avant de les brûler, ils avaient pris soin de saccager toutes les demeures condamnées par leur froide et tragique vengeance.

Ces horreurs étaient seulement un commencement de réalisation de la tactique d'intimidation dont le haut commandement allemand avait fait un devoir aux armées d'investissement et d'occupation. D'autres événements devaient bientôt les dépasser. Le massacre et la destruction de Tamines, bourgade entre Namur et Charleroi, dont la Sambre réfléchissait l'activité d'usines et de houillères, resteront parmi les plus odieuses pages de l'histoire des guerres barbares et l'on peut affirmer que le Moyen Age, qui a vu cependant raser Dinant et Liège, n'en a point de plus abominables.

Le 21 août, la bataille qui s'était engagée à Tamines se terminait par une victoire allemande. Toutes vaillantes qu'elles fussent, les troupes françaises se replièrent devant le nombre. Et l'ennemi entra dans la ville.



19. — LA SAMBRE  
De Landelis à Ourpes.



20. — CHARLEROI  
LA FOIRE.

Pauvre ville tout en fête pour l'arrivée des amis, des sauveurs au pantalon garance, et dont la population avait dressé des mâts fleuris et allumé le four en l'honneur des soldats de France ! Sous ses arcs de triomphe, c'est le uhlan et le fantassin gris qui défilent. Et tout à coup, sans prétexte, sans signe annonciateur, se répète à Tamines le drame qui s'était déroulé la veille à Andenne et qui, le même jour, épouvantait Dinant. Le même système est appliqué : les pastilles incendiaires font leur œuvre, les maisons, les quartiers s'embrasent ; dans les demeures non encore dévorées par les flammes, les troupes pénètrent ; on pille, on vole, et cela dure ainsi toute une nuit et tout un jour.

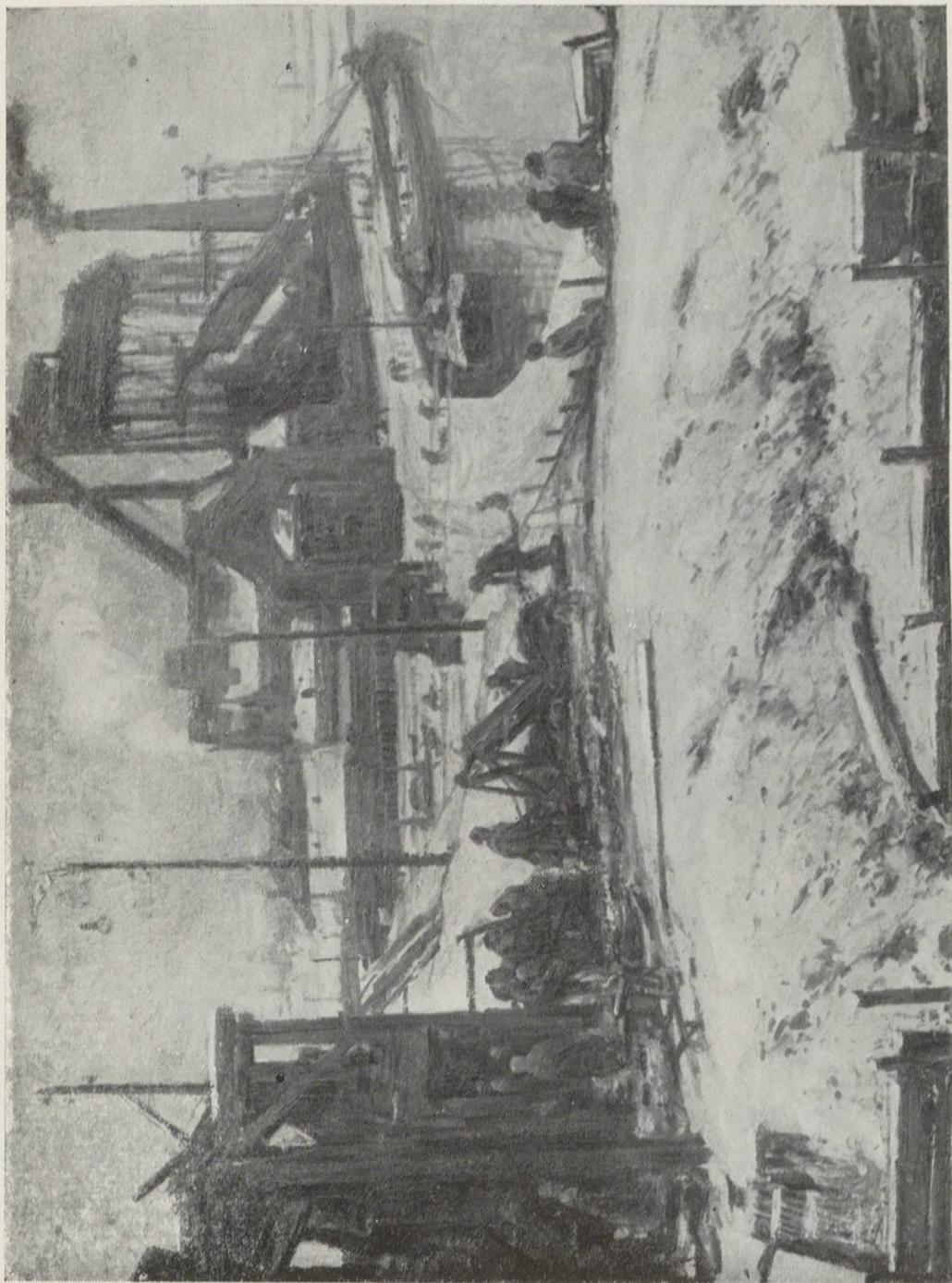
Le soir venu, cinq cents civils environ sont groupés sur la grande place, devant l'église. Un peloton d'exécution commence à tirer dans cette foule. Mais la besogne est longue et pénible, car les victimes veulent fuir. On amène des mitrailleuses, et le méthodique assassinat se poursuit. Il n'y a plus, bientôt, sur la grand'place, qu'un énorme tas de cadavres et de blessés. Quelques condamnés ont couru vers la Sambre proche. Ils tentent de la traverser à la nage, mais des soldats surveillent et se font une joie

d'abattre ce gibier fuyant. Les blessés de la grand'place qui se sont remis debout sont fauchés, par une nouvelle décharge de mitrailleuse.

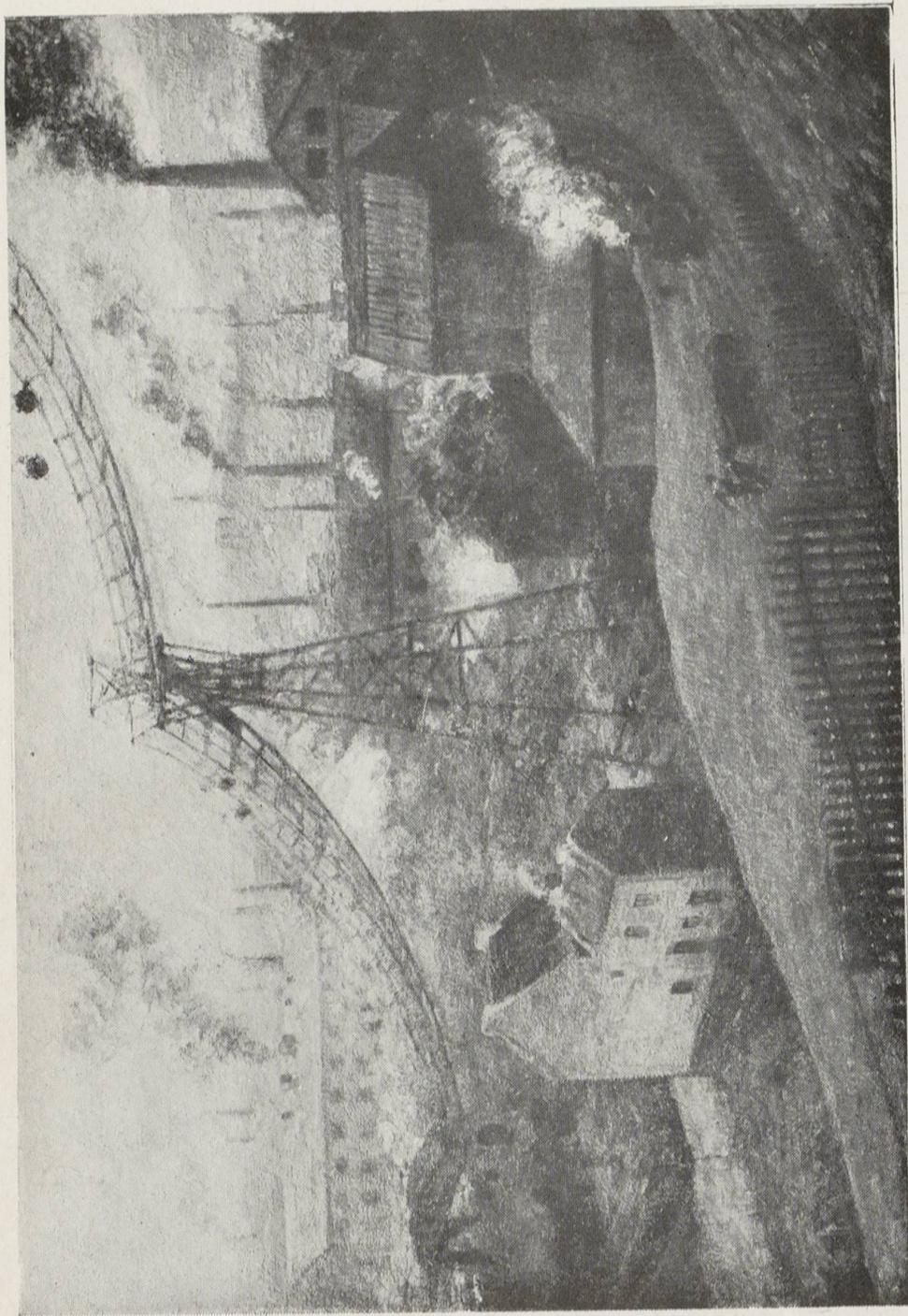
L'horrible nuit tombe, sur le monceau de corps gisants. Des fantassins allemands font la garde. Un geste, un cri, une plainte s'élève-t-elle, trahissant la présence d'une vie, le soldat s'approche et anéantit cette vie, à coup de baïonnette. Il faut que la mort règne partout. C'est la consigne. Parfois, un des soldats crie : « Qui a soif ? » Des voix implorent ; le soldat est renseigné ; il sait où il peut encore tuer !

Le lendemain, dimanche 23 août, vers 6 heures du matin, fut amené sur la place un groupe d'hommes faits prisonniers dans le village et dans les environs. C'est parmi ces hommes que l'on recruta les ensevelisseurs. Écoutons quelques passages de la déposition de l'un d'entre eux :

« Nous reçûmes chacun une pelle. Pendant que nous creusions la fosse, des soldats, baïonnette au canon, nous donnaient des ordres. Je souffrais beaucoup, n'étant pas habitué à ce genre de travail et étant affaibli par la faim. Un soldat me fit apporter une pelle plus légère ; il alla ensuite chercher de l'eau et me donna à boire. Je lui demandais s'il savait ce qu'on



21. — LE PAYS NOIR SOUS LA NEIGE.— LA SAMBRE A CHATELET (d'après un tableau de Pierre Paulus).



22. — COUILLET

LA CITÉ INDUSTRIELLE (d'après un tableau de Pierre Paulus).

allait faire de nous ; il me répondit négativement.

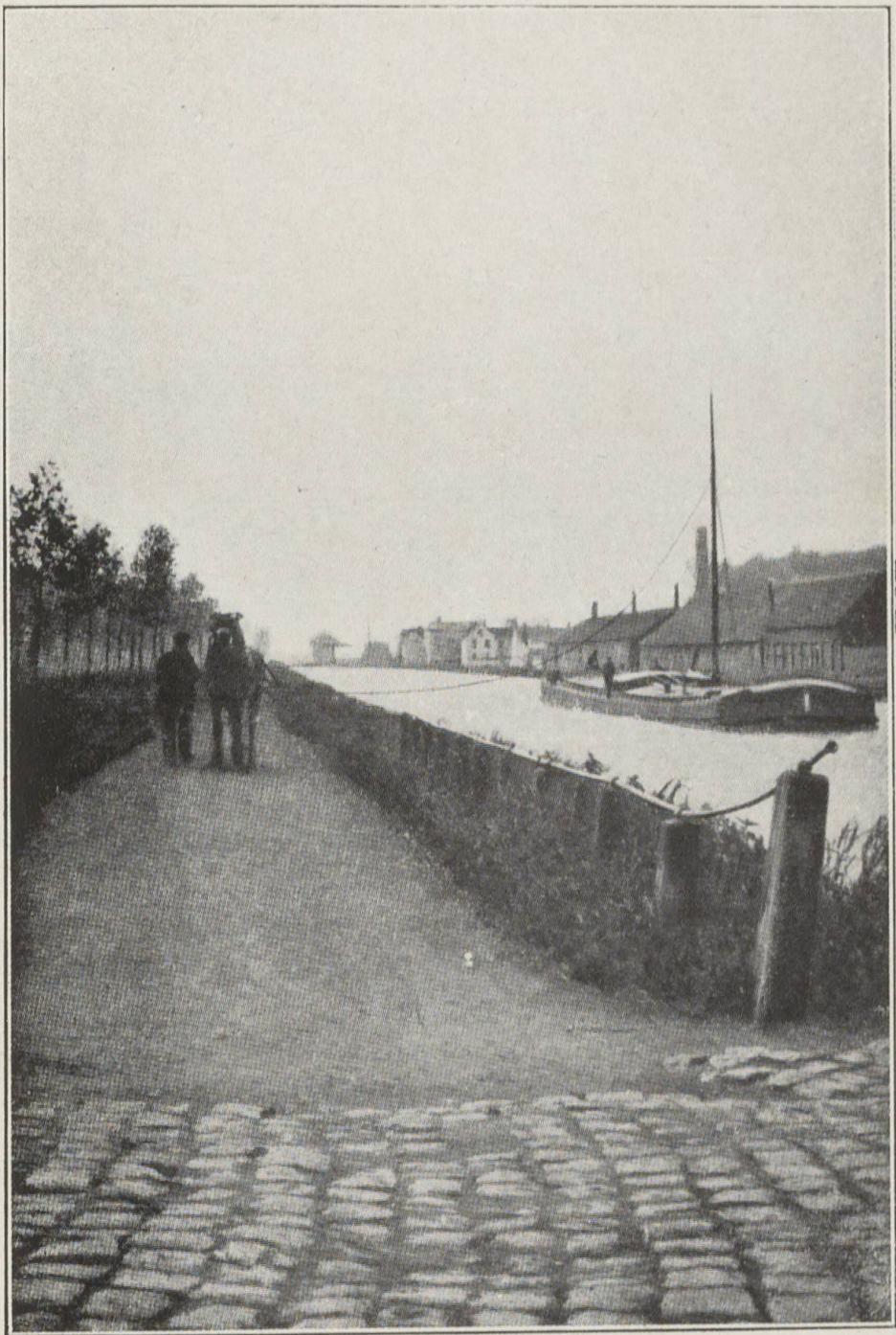
« Quand la fosse fut creusée, il était au moins midi. On nous a donné des planches. Nous y plaçons les cadavres que nous déversons dans les fosses. J'ai reconnu beaucoup de victimes durant le transport. C'est ainsi que des pères ont porté le cadavre de leur fille, et des fils, le cadavre de leur père.

« Les femmes avait été amenées sur la place et nous regardaient faire. Autour de nous, toutes les maisons étaient brûlées ; il y avait sur la place des soldats et des officiers ; ils buvaient du champagne. Plus la journée s'avavançait et plus les hommes étaient ivres et nous pensions de plus en plus que nous allions être fusillés. Nous avons enterré 350 à 400 cadavres et les listes des victimes ont été dressées.

« Pendant que les hommes transportaient les cadavres, je les ai vus s'arrêter et appeler un médecin allemand. Ils avaient remarqué que l'homme qu'ils transportaient vivait encore. Le médecin vint se pencher sur le blessé et fit signe de l'enterrer. Les hommes soulevèrent la planche à nouveau et je vis à ce moment les bras du blessé s'élever d'une vingtaine de centimètres. On alla appeler de nouveau le médecin, mais il fit signe qu'il fallait enterrer cet homme et on le jeta dans la fosse avec les autres. »

De Namur à Dinant, la Meuse reflétait jadis une suite de villages et de bourgs pimpants : Dave, Lustin, Godinne, presque uniquement voués aux délassements des citadins, tous aujourd'hui plus ou moins détruits. Plus loin, en profil sur le ciel, le château de Bouvignes. Enfin, se dessinait contre le calcaire bruni le clocher bulbeux de l'église de Dinant.

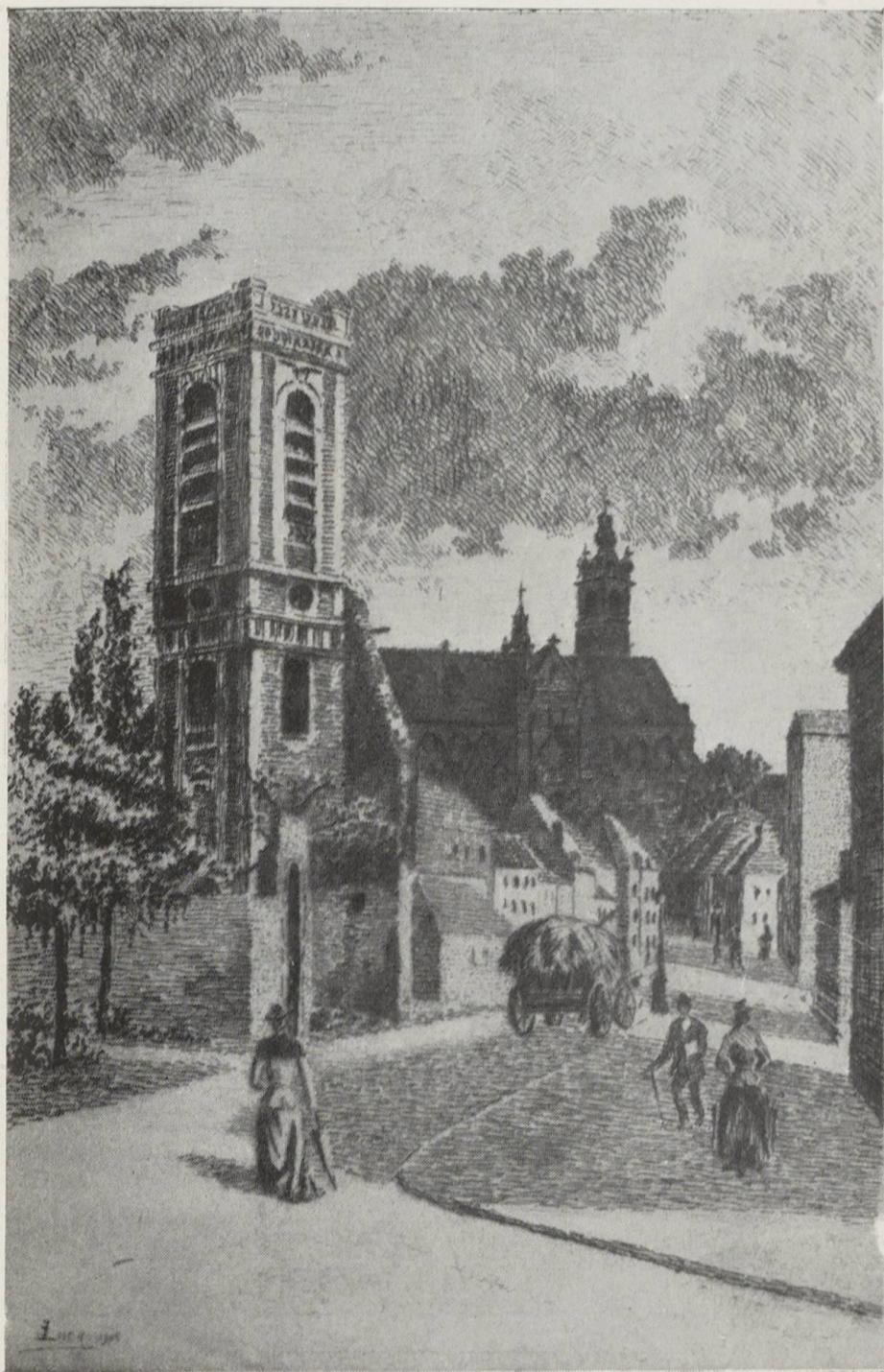
Étrange petite ville serrée entre le fleuve et le rocher, qui s'étend toujours, pour glisser, tel un fil, sa rue unique dans l'étroit pertuis de la Roche à Bayard. Là aussi, la villégiature est la principale ressource des habitants. Mais elle n'a pas tué l'aspect vieillot des perspectives sur les cours, les ruelles et les jardins ; elle n'a pas étouffé l'esprit railleur des « Copères » qui goguenardaient jusqu'à la mort, pendant en effigie le Charolais d'abord, et son père ensuite, devant les armées mêmes qui les devaient exterminer et brûler leur ville de telle façon, dit Olivier de la Marche, « qu'il semblait qu'il y eut cent ans qu'elles étaient en ruines ».



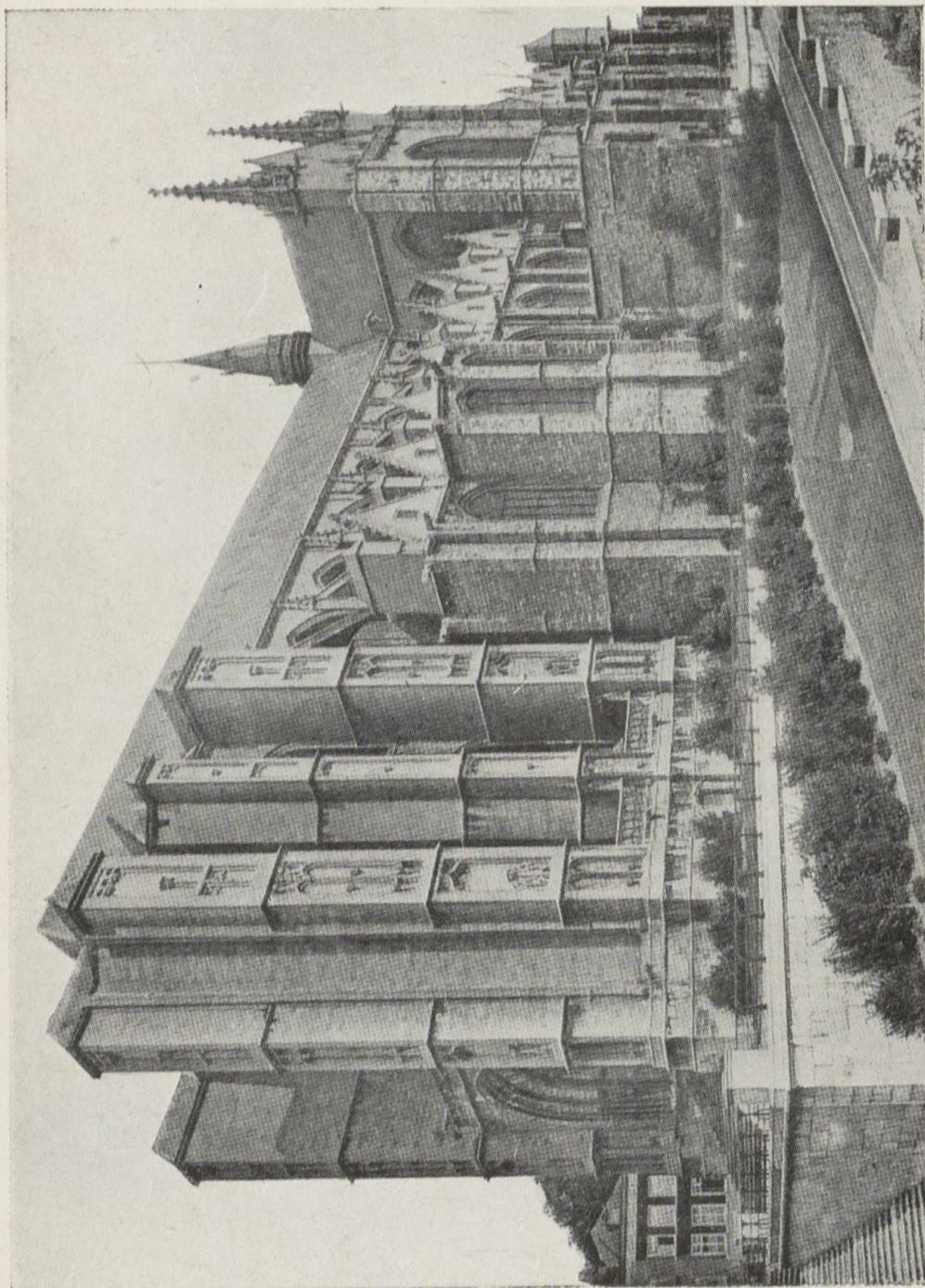
23. — LE CANAL DE MONS A CONDÉ.



24. — MONS  
LE BEFFROI.



25. — MONS  
D'après une eau-forte d'Eugène Lucq.



26. — MONS  
L'ÉGLISE DE SAINTE-WAUDRU. Commencée en 1450 et achevée à la fin du xv<sup>e</sup> siècle.

Il n'est pas trop tard pour lire le récit des événements récents qui ont anéanti une seconde fois cette ville. Il est, dans l'histoire de cette guerre, des pages qu'on ne doit point oublier parce qu'elles montrent que l'humanité a su, en ces années effroyables, porter des vertus au sublime, il en est d'autres dont on doit se souvenir parce qu'elles attestent qu'il fut possible, à une race humaine, de dépasser les limites de l'horreur.

Les troupes françaises défendaient Dinant. Dès le 15 août, elles furent violemment engagées avec des éléments avancés des Allemands, qui avaient traversé la province de Luxembourg. Les Allemands furent refoulés et poursuivis.

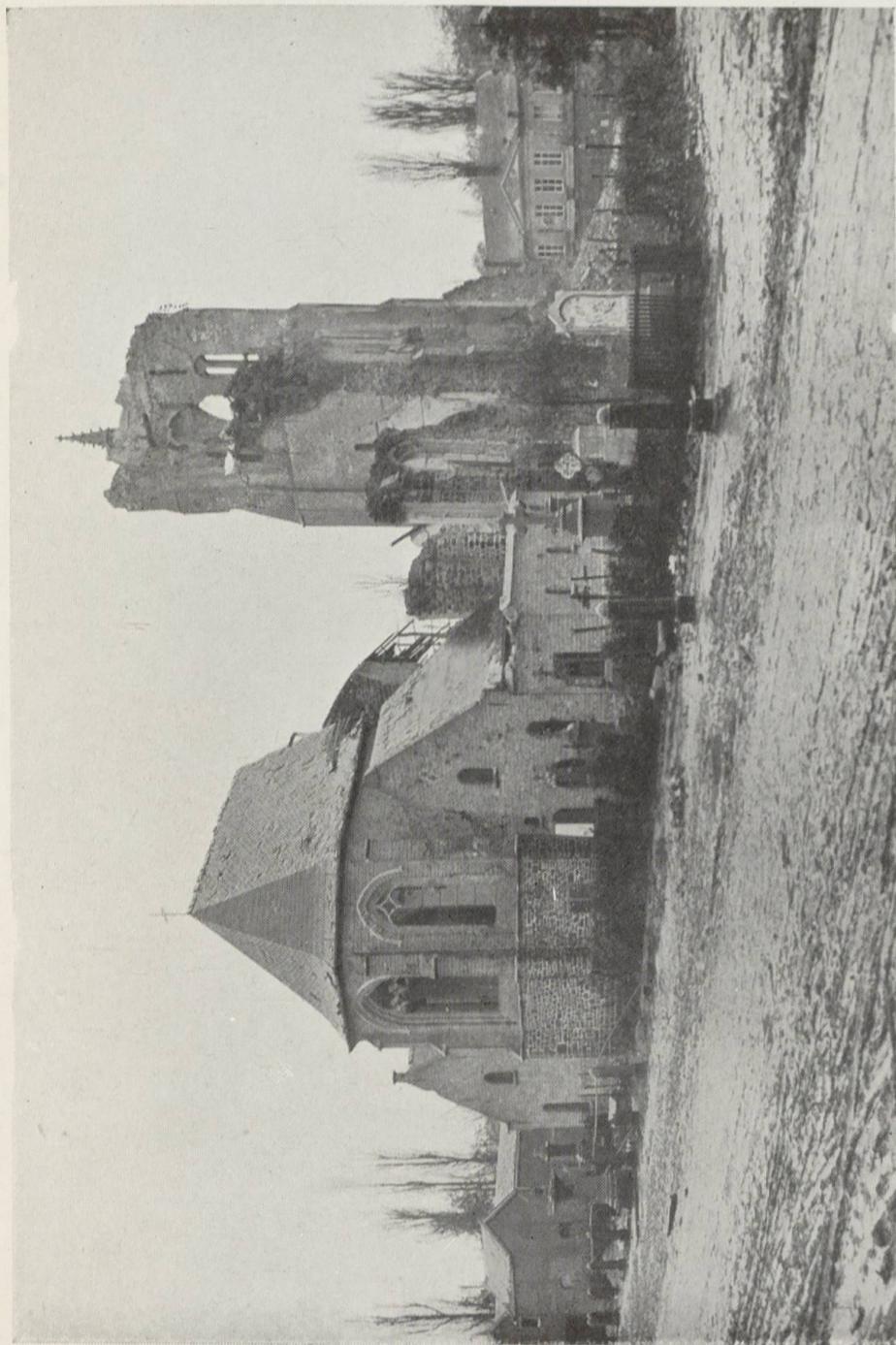
Le 21 août, l'ennemi revint en force. Les Français se retiraient. C'est alors que la rue Saint-Jacques fut tout à coup le théâtre d'une fusillade nourrie de la part des soldats allemands. On en ignorait la cause ou le prétexte, comme à Andenne, comme à Louvain, comme à Tamine. Les balles pénétrèrent, par les croisées, dans les maisons; quelques habitants paisibles furent atteints.

L'horrible et monotone histoire recommençait. La destruction des villes est réglée comme un spec-

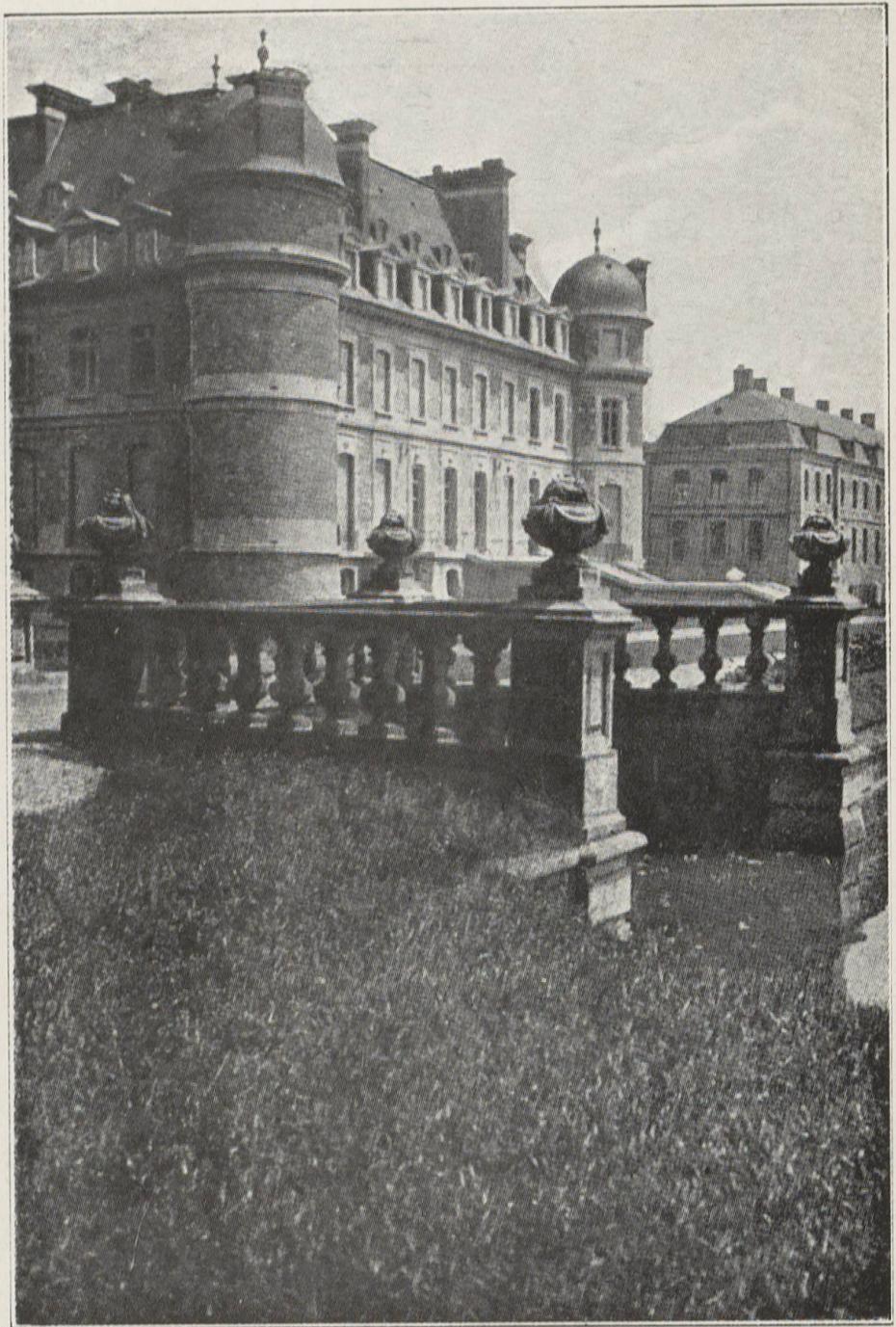
tacle : d'abord, les troupes s'introduisent dans les demeures, s'emparent des boissons, s'enivrent, brisent et brûlent ; cela dure la nuit, et, dans des proportions moindres, le jour suivant. Puis, les envahisseurs s'emparent des habitants et les groupent. Pour plus de facilité, ils cernent les églises, certains d'y trouver de grandes réunions ; devant l'église des Prémontrés, ils assassinent cinquante hommes. Par toutes les rues, vers la place d'Armes, affluent des civils, qu'on a trouvé terrés dans leurs demeures, ou en fuite, dans la campagne, et qu'on pousse en troupeau, la baïonnette aux reins. On les y maintient, pendant tout le jour, sous les sarcasmes et les injures.

Et le soir, a lieu l'épouvantable massacre. On sépare les hommes des femmes. Les hommes s'alignent sur deux rangs ; le premier est agenouillé, le second debout. Le peloton d'exécution consomme l'assassinat, malgré les cris des femmes et des enfants. Même, pour achever les blessés qui peuvent être restés dans le tas, les soldats y tirent de nouveau.

Pendant toute la journée du lendemain, c'est une chasse impitoyable. On se met à fouiller les caves, où cherchent à se dissimuler les plus craintifs ; on



27. — UNE ÉGLISE DU HAINAUT  
Après la bataille.



28. — BELŒIL  
LE CHATEAU DES PRINCES DE LIGNE.

les fusille sans pitié. Une bande de pauvres gens qui ont cru se protéger en arborant l'insigne de la reddition — comme s'ils avaient à se rendre, ces civils désarmés qui n'ont point combattu! — est décimée à coup de fusil. Voici « un paralytique, fusillé dans son fauteuil » ; voici tomber un jeune garçon de quatorze ans, des vieillards infirmes, des bébés au maillot, sur les bras de leurs mères.

Il semble que les Germains aient condamné Dinant à une destruction complète. Le pillage prend des proportions invraisemblables. Les banques sont cambriolées, les coffres-forts des particuliers sautent à la dynamite... Puis, les maisons vidées sont livrées au feu...

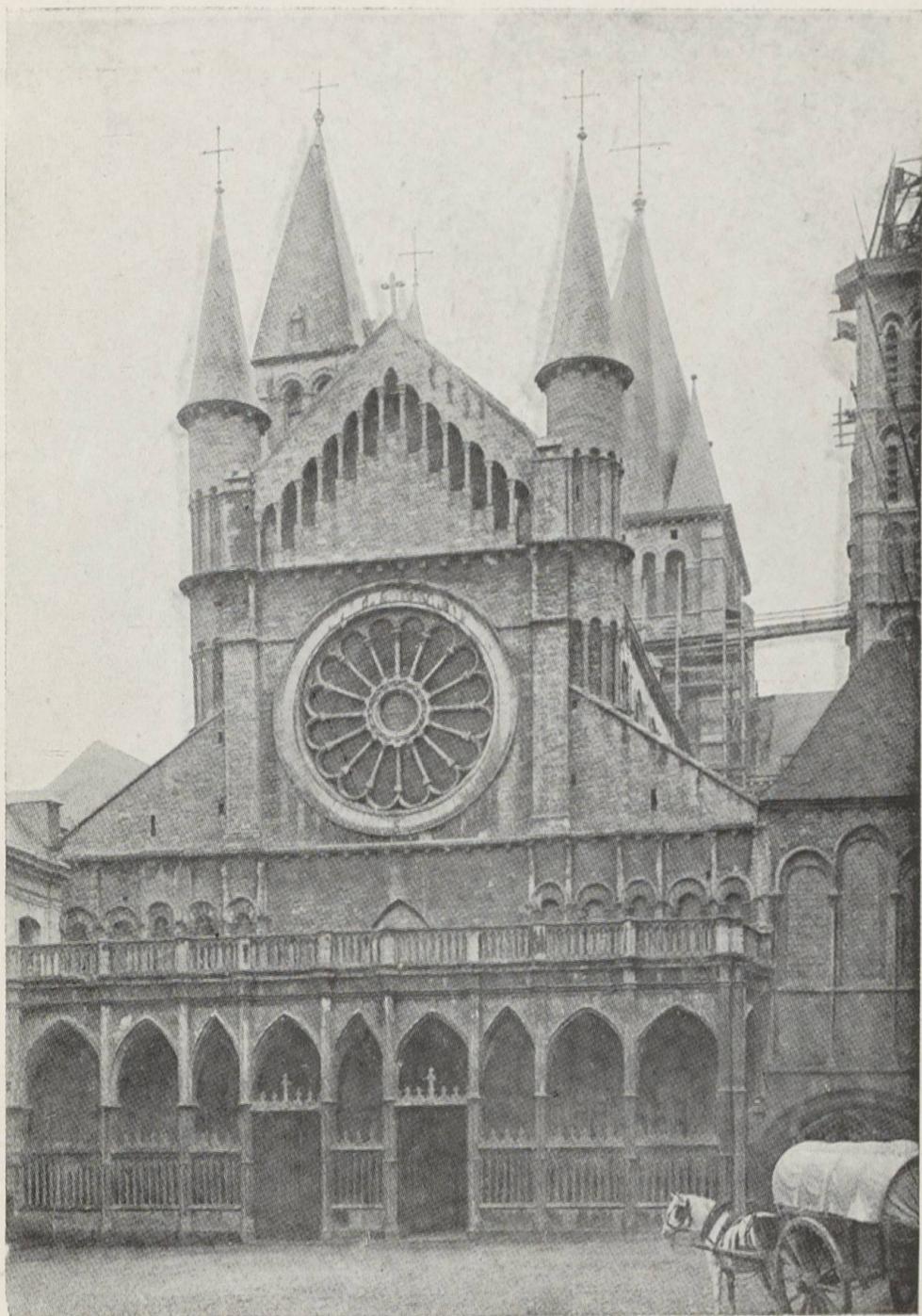
Sur les corps de sept cents victimes s'écroulent les ruines de douze cents maisons. Les fabriques sont anéanties, les habitants survivants déportés ou livrés à la famine. « Il n'est pas de famille qui ne compte de victimes, et certaines ont complètement disparu. » La fureur allemande a dépassé la fureur bourguignonne. Maintenant, comme au temps du Téméraire, il semble qu'il y ait cent ans que la ville soit en ruines.

\*  
\* \*

Avec sa vie, Dinant a perdu son pittoresque urbain. Une ville toute neuve devra remplacer la ville anéantie, et l'on ne reconstruira plus le clocher bulbeux et aimable qui surmontait la tour de sa collégiale. Pour en retrouver la forme gracieuse, il faudra parcourir cette Entre-Sambre-et-Meuse dont Dinant est l'une des clés. De charmantes cités agricoles ou forestières y sont jetées sur les rives d'un ruisseau frais, à peine nuancées d'industries. C'est Chimay, Mariembourg, Couvin, Beaumont, Walcourt!...

A Chimay, l'église se glorifie de posséder le corps de Jehan Froissart, qui fut curé dans la vieille cité des princes; avant tout, Chimay avec ses rues tortueuses, son boulingrin d'ormeaux, reste la ville d'une famille princière. Le château en est le centre; il en semble encore la raison d'être. Il se dresse au milieu d'elle, mi-gothique, mi-espagnol, et la dote d'un parc gracieux, où se dessinent d'admirables ronds de danse.

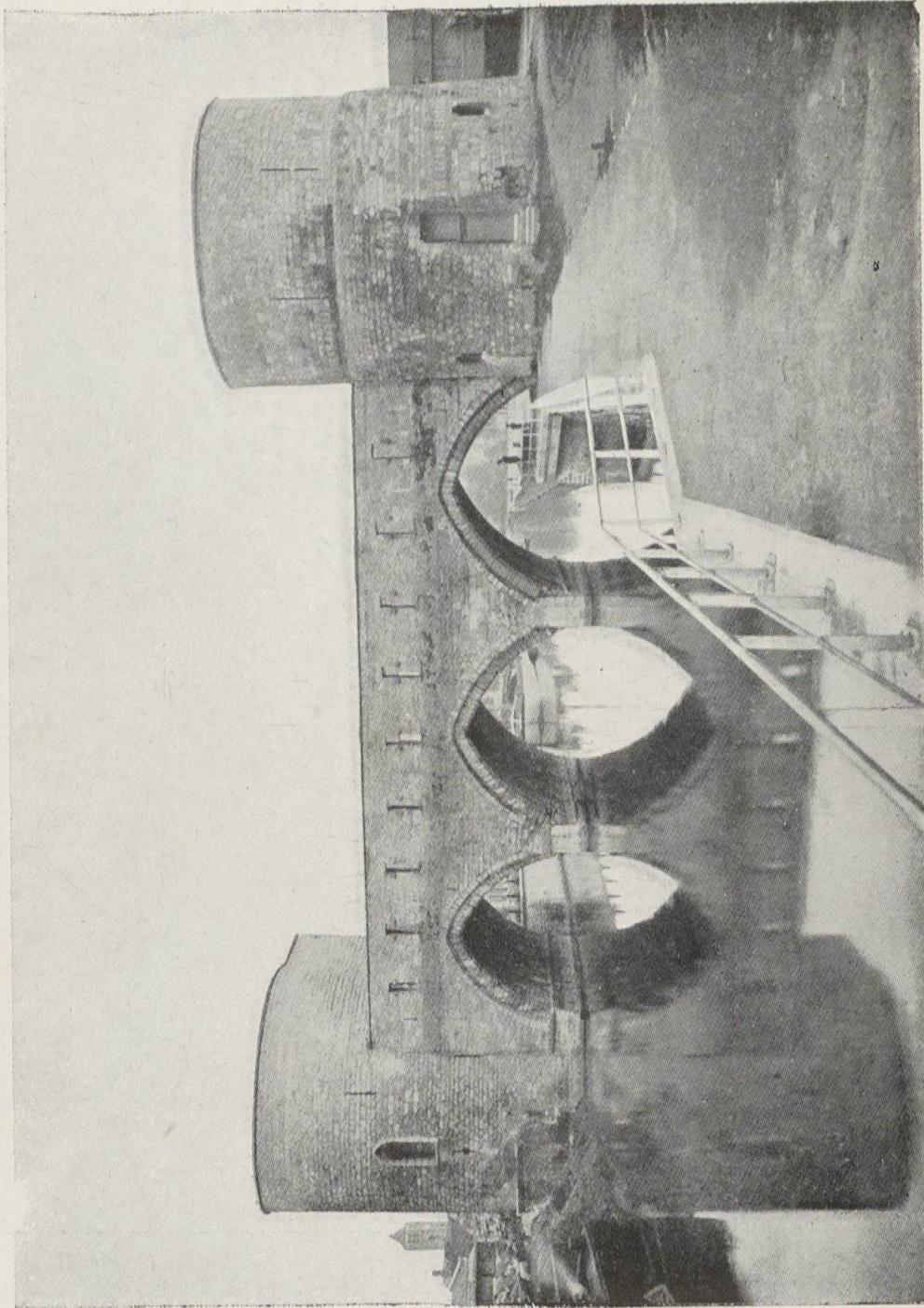
Mariembourg, sur l'âpre ossature de la terre pouilleuse, est la sœur déjà des petites cités françaises,



29. — TOURNAI

LA CATHÉDRALE.

Commencée en 1146 et consacrée en 1213.  
Le porche à arcades gothiques date du XIV<sup>e</sup> siècle.



30. — TOURNAI. — LE PONT DES TROUS.

La tour de droite date de la première moitié du xiii<sup>e</sup> siècle, celle de gauche de 1302-1304.

Rocroi ou Fourmies ; bien qu'on ait abattu ses murs, elle conserve l'aspect un peu morose des places-fortes.

Couvin, au contraire, avec son mail, son rocher et ses bois où s'enfonce l'Eau Blanche, a tout le charme piquant d'une vraie villette wallonne.

Une vieille tour herbue rappelle à Beaumont qu'elle fut la première résidence de la famille princière qui plus tard prit ses quartiers à Chimay.

Walcourt possédait une église remarquable, un jubé renaissance que lui donna Charles-Quint, et des miséricordes grotesques au revers des stalles.

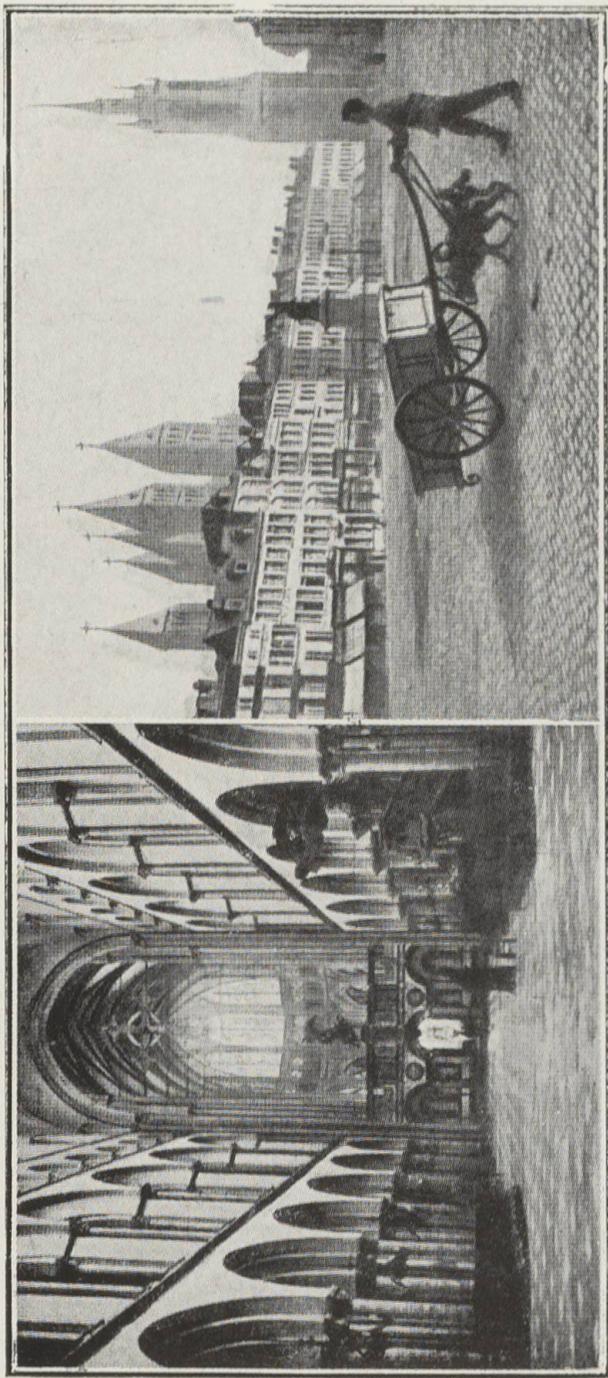
Et toutes ces petites villes sont situées en de fraîches vallées, aux collines boisées ou richement cultivées, qui donnent une impression de plénitude, de richesse et de gaieté. Un peuple laborieux et joyeux y vivait heureux. Il fallait le voir dans ses ducasses ou dans ses « marches », parades militaires bariolées, se déroulant chaque année dans maintes villes ou bourgades de cette partie du pays wallon, en cortèges de paysans affublés d'uniformes hétéroclites et portant les plus bizarres des armes, pour comprendre la force et la santé de ce peuple campagnard.

Thuin, sur la Sambre, marque la fin de cette Wal-

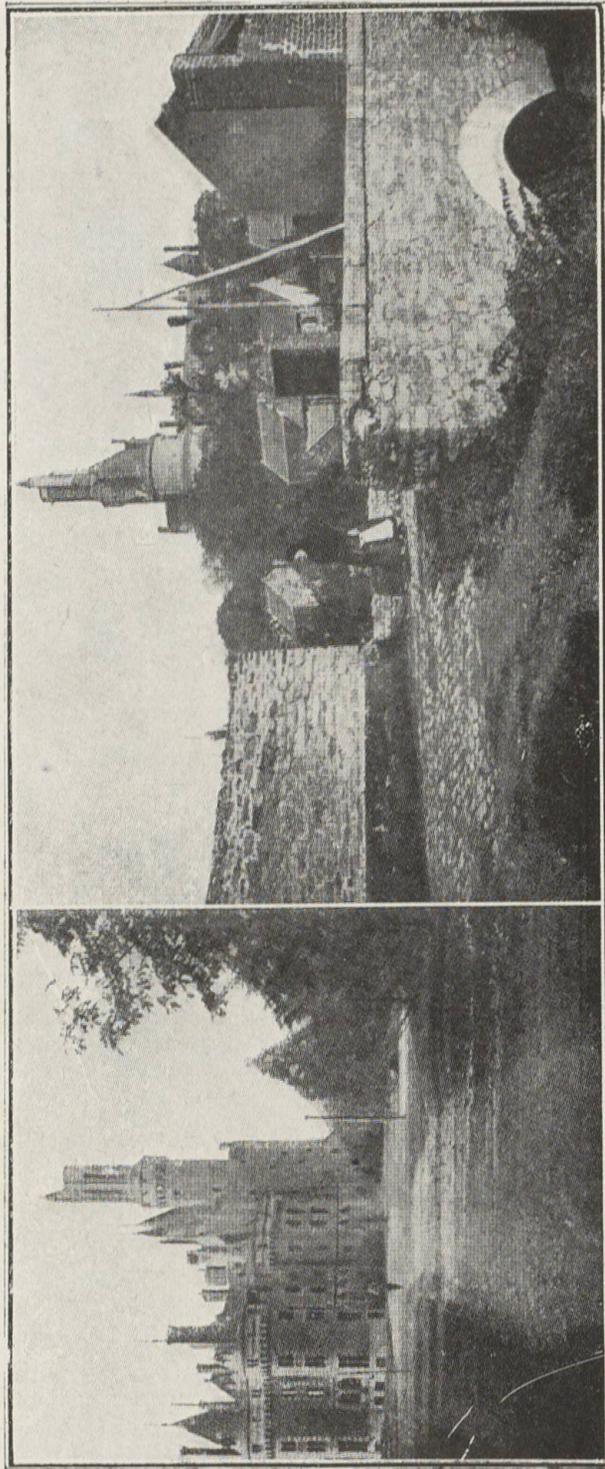
lonie agricole et sylvestre. La ville grimpe une côte dure; les maisons semblent s'accrocher l'une à l'autre et entraîner à leur suite des jardins fleuris, en un pénible et joyeux assaut, pour atteindre le beffroi à clocheton sur la grande place et les charmilles du « Chant des Oiseaux ».

De là-haut, le touriste qui a suivi les rues aux cascades de cailloux blancs, apercevra sur le ciel bleu, la silhouette de l'église de Lobbes, l'un des rares spécimens romans du pays. C'est la contrée des puissantes cultures et des grandes abbayes; Aulne, non loin, apparaît toute claire, avec sa chapelle gothique, sur un fond de verdure pimpantes. Et, cependant, de l'autre côté de ce paysage reposé, gronde Charleroi, ville des marteaux battants, des fours en flammes et des houillères profondes.

---



31. — TOURNAI  
INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE. — LA GRAND' PLACE.



32. — ANTOING  
LE CHATEAU. — VUE DU VILLAGE.

## VI

Que Charleroi ait été jamais une ville historique, un des points névralgiques de la stratégie du passé, nul ne s'en douterait. C'est la cité la plus dépourvue de souvenirs, la plus sèchement moderne qui soit en Belgique. Elle a depuis quelques dizaines d'années, abattu ses remparts, et rien ne signale plus au passant, qu'elle ait été jadis organisée en puissant relai militaire par le roi Charles II ; rien, si ce n'est que la disposition des rues de sa partie supérieure, ne rappelle que Vauban y créa l'une de ses places fortes du Nord et que le général de Kaunitz y tint jusqu'au jour de la bataille de Fleurus, contre les armées révolutionnaires qui le bombardaient à boulets rouges. Charleroi s'est tout dépouillée de ses vieux aspects ; elle s'est transformée et renouvelée, insoucieuse de beauté. Ses habitants l'ont aménagée en gîte de fortune ; avides de rude travail et d'argent, ils ont campé sur les deux rives de la Sambre, froide rivière canalisée, noire de fumée et de détritrus, une sorte de cité américaine, bruyante et vulgaire.

Mais, malgré le chiffre réduit de ses habitants et la précarité de ses aspects, Charleroi est une ville importante. Elle tire, de son entourage, sa puissance tragique et sa richesse. Car cette piètre cité est le centre d'une agglomération qui ne tardera pas à atteindre le demi-million d'habitants, tous voués aux labeurs de l'industrie. Comme les vilains groupaient jadis leurs huttes au pied des châteaux-forts, les populations ouvrières ont serré leurs corons monotones autour des terrils, des cadres à molettes, des aciéries, des verreries qui sont jaillis du sol en si grand nombre, depuis les quelques cent années où le premier filon de charbon y fut mis au jour par le pic d'un mineur.

Jumet, Gilly, Lodelinsart, Marchienne, Marcinelle, et plus loin, formant un groupe distinct, Chatelet, Farciennes, ne sont qu'une masse prodigieuse d'usines et de houillères. Les laminoirs de la Providence, ceux de Marcinelle et Couillet dont les hauts fourneaux incendient chaque jour le ciel de hautes flammes rous-sâtres, sont parmi les plus grands producteurs de fer, et le réseau complexe des voies ferrées qui se nouent dans la morne gare de Charleroi, achemine vers tous les points de la Belgique et de l'étranger, une

des plus abondantes quantités de charbon que l'homme tire des entrailles du sol.

Cette ville hâve et fumeuse prend cependant conscience de forces inaperçues. Dans les quartiers neufs de la ville haute, à deux pas de la roue défensive jadis dessinée par le ministre de Louis XIV, se dresse depuis quelques années, une Université du travail, que la démocratie hennuyère a su élever comme un actif symbole de son énergique dignité. C'est autour de Charleroi, dans l'agglomération dont elle est le centre, que les armées allemandes ont touché, du plus rude choc, les défenses françaises. Toutes ces communes ont plus ou moins souffert de la bataille et de l'invasion. Mais, Charleroi elle-même a été frappée au cœur, après les opérations militaires, incendiée par système, en guise de représailles ou de terrorisme préventive.

\*  
\* \*

Au nord de Charleroi, à mi-chemin de Bruxelles, le voyageur aperçoit Nivelles. S'il goûte le charme du silence en province, la paix des rues aux demeures anciennes, avec leurs rideaux de guipure bien tirés sur le mystère des salons, s'il sait quelle émouvante

douceur émane d'une venelle glissant entre deux murs gris d'où débordent, au printemps, les lilas en fleurs, qu'il s'arrête à Nivelles. Il ne le regrettera point.

Nivelles en Brabant est, en effet, l'une des plus provinciales des villes wallonnes. Elle dresse dans les larges ondulations de la terre fertile, le clocher et les deux tours de pierre blanche d'une église collégiale, vieille comme la ville qui se groupe autour d'elle et s'accroche à ses contreforts ; au tympan du portail de cette élégante Sainte-Gertrude, un relief roman, illustrant, en traits barbares, le combat de Samson et du Lion, en atteste les lointaines origines ; un cloître aux cintres pleins, à l'ombre de la tour, rappelle le chapitre de l'ancienne communauté religieuse qu'y fonda, dans le haut Moyen Age, Ide, femme de Pépin de Landen. Là s'entretient une atmosphère de gravité religieuse et de sévère rêverie qui vient opportunément démentir une chanson de cloches rieuses. Car Nivelles, quel que soit le silence de ses rues bourgeoises, est loin d'être une cité grave ou mystique.

Son vrai patron carillonnait jadis au flanc de la tour : c'est un jaquemart doré, étincelant dans le

soleil, en qui se perpétue le souvenir de Jean de Nivelles, plus communément nommé Djean-Djean; ce chevalier allègre se dessine, dans la littérature populaire, comme une sorte d'Uylenspiegel wallon et s'apparente à une famille de géants grotesques dont on promène les effigies en certaines fêtes. Pour connaître exactement la Nivelles de Djean-Djean et de l'Argayon, il faut quitter la place et les grandes rues et s'acheminer vers le parc aux ormes élevés où l'eau mince de la Dodaine s'élargit en un lac. On suivra les ruelles dégringolantes, pétulantes comme des ruisseaux et joyeuses comme des cascades qui représentent à merveille, dans la physionomie de la ville, ce que le caractère de l'habitant a de narquoise finesse et de bonne humeur.

Nivelles est la fleur du Brabant wallon. Elle commande à cette plaine ondulée où les moines de Saint-Bernard ont planté l'abbaye de Villers-la-Ville et où les empereurs et les généraux ont vidé dans le sang les querelles de la politique et de l'orgueil; de blanches routes vont vers Waterloo, vers Genappe, vers Seneffe, vers les Quatre-Bras, vers Ligny, vers Fleurus, bourgs ou villettes provinciaux, vivant leur vie honnête et laborieuse dans un repli du terrain

vert et dont le nom est marqué en rouge aux pages des historiens.

C'est au travers de vastes paysages de campagnes que se dresse aussi Binche dont le carnaval perpétue une sorte de culte à la joie et à la folie, Binche, qui porte aujourd'hui, dans ses murs ruinés, le souvenir de la rude résistance que les troupes anglaises eurent à opposer à l'avance allemande.

---

## VII

Encore que bien des tempêtes de fer et de plomb au cours des âges aient fait rage sur ses murs aujourd'hui abattus, Mons a conservé son trésor — sa cathédrale.

Les boulets du duc d'Albe ont épargné le grand appareil en voie d'édification, pendant le rude siège de 1572, qui se termina par de si furieux massacres sur la place du « Marché », toute rouge de sang.

Louis XIV qui prit Mons, cent vingt ans plus tard, le prince Eugène qui l'emporta après Malplaquet, ont laissé debout le temple érigé par les chanoinesses du Chapitre à la gloire de Waudru, leur patronne. Tout inachevée, tout veuve qu'elle soit de cette tour de cent quatre-vingt-dix mètres dont son créateur avait rêvé de la doter, la collégiale montoise est une fleur de pierre unique au jardin des églises catholiques. L'harmonieuse modération de ses lignes intérieures, qui n'ont point pâti de l'heure décadente où elles furent tracées, la douceur fondue de sa couleur,

— pierres grises et briques roses — en font un chef-d'œuvre de nuances. Là se dressait jadis un jubé, œuvre d'un sculpteur local, élève à l'école de Michel-Ange ; les quelques nobles albâtres qui en subsistent, dans le chœur, disent la qualité trop ignorée du ciseau de Jacques Dubreucq. Ils font qu'en Sainte-Waudru, le wallon se sent dans l'un des lieux les plus véritablement inspirés par le haut génie de sa race.

Ailleurs les monuments révèlent un autre aspect du caractère régional. Sur la Grand'Place, l'Hôtel de Ville épanouit, à l'ogive des fenêtres, des pinacles aux abondantes feuillaisons ; une lanterne ajourée surmonte son toit d'une fantaisie anachronique, sans doute, et disgracieuse, mais joyeuse et bouffe. Le caractère montois, goguenard et moqueur, dont la native finesse n'hésite pas à tourner à la gaudriole, même vulgaire, bienvenue pourvu qu'elle fasse rire, est là tout entier. On la comprend mieux quand la Trinité ramène les fastes populaires de la fête du « Doudou ». L'effigie d'osier de cette tarasque à longue queue, célèbre dans tout le pays, est promenée d'abord dans les rues, escortée d'hommes sauvages, vêtus de feuilles ; puis sur la Grand'Place,

débordante de foule, il engage le combat avec un Saint Georges d'opéra-comique, qui finit par l'abattre au milieu des chants, des acclamations et des rires. Les cloches du beffroi, où la Marianne fait la grosse voix, carillonnent alors sur un rythme allègre, la célébration de cette victoire :

C'est le Doudou, c'est l'mama.

C'est l'poupé d'Saint Georges qui va. . . . .

Sur le mont qui donna son nom à la ville, quand César y établit une forteresse, la plaisante architecture du beffroi, accumulant pilastres et bulbes, en un ensemble de lignes si plein de jovialité, est bien fait pour cette chanson. Il faut monter l'escalier de cette tour dix-huitième siècle pour surprendre, mieux encore, le secret de la ville : de là-haut, elle apparaît avec ses toits roses de tuiles et bleus d'ardoises, dans toute la joie de ses ruelles qui s'insinuent, qui grimpent, qui descendent vivement, qui s'évadent de l'étreinte des maisons de pierre ou de briques, pour finir, en vingt détours, à la Grand'Place, cœur de la vieille ville.

A côté de cette vieille ville, il en est une toute neuve dressée, comme Charleroi, par la fortune

bourgeoise des industriels d'alentour. Ainsi que Charleroi, Mons commande de gros villages, consacrés à de durs travaux. Mais ici, on ne trouvera point, comme à Charleroi, le flamboiement du haut fourneau ou de la verrerie. Frameries, Quaregnon, Boussu, Cuesmes, qui constituent le Borinage, au milieu duquel le canal de Condé est couché, droit comme une épée, ont pour unique industrie, l'extraction du charbon. Aussi, le paysage est-il tout différent de celui de Charleroi. Ce ne sont ici que toits rouges sur des murs bas marqués d'une tache crue de volets verts ; ce ne sont sur les horizons où traînent les fumées parallèles, que pyramides de terrils, cadres à molettes squelettiques, hautes cheminées. Là vit le mineur borain rude et loyal, aux plaisirs fougueux comme son travail, dont Constantin Meunier sut enfermer le geste en des bronzes immortels.

Mons n'a guère souffert de la bataille ou de ses suites. C'est dans ses environs que la mêlée s'est produite. Les fusillades dans les rues, les églises bombardées, les maisons abattues ont défiguré ces bourgades industrielles. Le Borinage a été comme couvert de plaies par les coups qu'il a reçus.

---

## VIII

Bien qu'elle s'en sépare bien souvent par l'esprit, bien qu'historiquement elle soit plutôt picarde qu'hennuyère, Tournay est la capitale du Hainaut de la pierre, comme Mons est celle du Hainaut de la houille. Antoing, Lessine, Ath, Soignies, Ecaussines ont arraché de leurs carrières le calcaire qui servit, dans le passé, à l'édification des maisons de Saint-Brice, de la cathédrale et du beffroi, en sorte que Tournay est leur reine légitime, étant née de leurs propres entrailles.

Ces villettes attestent, d'ailleurs, une indiscutable parenté avec la grande cité scaldisienne : Saint-Vincent de Soignies, la tour Burbaut d'Ath, les ruines du château d'Antoing ne répètent-elles pas modestement le cintre roman qui s'appuie aux colonnes de Notre-Dame ? Noble pays, dont la civilisation fut tant de fois étouffée, lacérée et foulée au pied par la conquête, mais qui reste encore, à l'heure qu'il est, un berceau de résidences princières et de parcs harmonieux.

C'est Enghien où le caprice d'un d'Arenberg, un peu encyclopédiste, éleva, sous les grands arbres, une chaumière à la Jean-Jacques. C'est Belœil où se perpétue le souvenir de Charles de Ligne, prince philosophe et grand seigneur jardinier; c'est Chièvres où vécut le comte d'Egmont... Tels sont les alentours dignes de la vieille cité de Tournay, qui dresse sur l'horizon, de plus loin qu'on peut voir la quintuple silhouette de ses clochers.

Tournay ! Nous n'avons jamais dépassé le Pont des trous ou la tour Henry VIII sans un filial émoi. N'est-ce pas au cœur même de cette cité, que la dynastie française a poussé ses premières racines ? N'est-ce pas sous les dalles de Saint-Brice que dormaient ces abeilles d'or des Mérovingiens qui devaient se poser, le jour du sacre, sur l'imperial manteau du premier Napoléon ? N'est-ce pas ici que le peuple wallon a défendu ses franchises avec une vaillance digne de Liège et honoré sa foi française de tout le sang de ses veines ? Ne fut-elle pas empressée à payer la rançon de Jeanne d'Arc ? Rouge histoire, marquée de heurts terribles ; en 1302, Tournay tint tête aux Flamands ; en 1303, elle les affronta encore, unis cette fois aux Anglais ; en 1513, elle luttait contre

Henri VIII; en 1520, c'est à Charles-Quint qu'elle résista ; en 1581, Farnèse l'assiégeait et, comme Jeanne Hachette à Beauvais, la princesse d'Épinoy soutint deux mois durant, portant elle-même l'épée, l'enthousiasme de la cité; plus tard, Louis XIV y rua ses armées ; Louis XV y vint à son tour et Louis XVI y lança les quarante mille boulets dont la ville de Clodion faillit être anéantie. Une valeur militaire native arcboutait sa religion de la liberté; l'infanterie et la cavalerie de Tournaisis, servant sous les fleurs de lys, furent parmi les milices les plus redoutées sur les champs de bataille occidentaux. Et malgré le rude labeur des armes où elle montra tant d'excellence, Tournay vit prospérer l'industrie et les arts; on battit le cuivre, on tissa le lin, on trama les tapisseries, on modela la porcelaine, on sculpta la pierre à Tournay, plus et mieux qu'ailleurs. N'est-ce point ici que naquit Roger de le Pasture?

Le vaisseau de Notre-Dame, roman jusqu'au chœur, d'un pur gothique au delà, en témoigne d'ailleurs. Sa forêt de lourds piliers, aux chapiteaux gravés de caprices barbares, l'étage supérieur qui pèse sur les arcs cintrés appuyés à ces chapiteaux, la distribution mystérieuse de la lumière, concourent à

une impression d'austère et grave religion. Elle est la preuve du génie des architectes tournaisiens. La porte Mantille, le grand portail où sont assemblés les apôtres, les chapelles latérales où se conservent les bas-reliefs funéraires et votifs des vieux ymaigiers, montrent la diversité des sculpteurs. Et dans les sacristies, on voit s'épanouir le miracle des tapisseries et s'équilibrer le prodige d'orfèvrerie qu'est la châsse de Saint-Eleuthère. Ainsi sans quitter le vieil édifice, on peut acquérir la conviction qu'un peuple actif, alerte, enclin aux arts, a vécu autour de lui une vie généreuse et féconde. Dans certaines rues, l'architecture domestique s'y montre soucieuse de beauté, au travers de tous les temps, depuis les demeures romanes jusqu'aux petits hôtels Louis XV. Par là s'achève le spectacle de cette ville dont le beffroi gothique a de si claires chansons et dont le peuple rit si franchement du rire salé des vrais picards, aux gaudrioles des veillées.

---

## IX

Voici terminé ce bref pèlerinage parmi vous, villages et cités de mon pays wallon. Le barbare a déchaîné dans vos enceintes paisibles, sa fureur dévastatrice ; il a souillé votre sol, abattu vos murailles, éventré vos maisons ; il n'a même pas respecté les pierres de vos églises, que leur vieillesse et leur beauté rendaient sacrées même aux profanes. Vous êtes maintenant écrasées et meurtries sous son joug, comme des victimes pantelantes qu'on ligotte.

Mais malgré vos chaînes, malgré vos blessures, vous résistez à l'ennemi. Il peut vous broyer le corps, il ne vaincra point votre âme, car elle est trempée dans le fleuve même du passé, qui rend invulnérable. Et je vous vois avec orgueil, chercher dans votre ingénieux patriotisme mille moyens menus de soutenir et d'affirmer votre foi. Vous ressemblez maintenant aux fidèles persécutés qui entretenaient dans l'ombre humide des catacombes la flamme de la lampe perpétuelle.

Villages et cités de mon pays wallon, couchés le long des ondes ou tapis dans les combes, villages dans les bois et dans les champs, tout gris de pierre et bleus d'ardoise, villages dans le val, noirs de fumée et rouges de feu, cités charmantes : Liège mosane, aimable et gaie ; Namur insouciant au bord des eaux joyeuses ; Dinant dressant entre le fleuve et les rocs son église dont le bulbe vieillot répétait dans ses lignes la molle inflexion des collines ; Charleroi bourdonnante et poussiéreuse ; Nivelles, piquant son clocher fin dans le ciel argenté ; Mons avec sa Sainte Waudru, dans le Borinage aux toits rouges, et Tournay, notre arche wallonne, aux cinq clochers dressés devant la France amie ! Combien vous êtes beaux dans la noble souffrance et dans le deuil muet, fièrement acceptés pour le salut commun.

Et demain, quand nous rentrerons au pays délivré, de quelle ardeur plus filiale encore chérirons-nous, villages et cités, votre vieillesse auguste et vos saintes blessures. Vite oubliées du sombre passé, comme vous le fûtes toujours, au cours d'une douloureuse histoire, vous reprendrez vos espoirs et vos activités. Il y aura, comme naguère, des moissonneurs aux champs et des ouvriers à l'usine, et le

bruit de la ruche aura bientôt couvert les derniers échos du canon persistant dans la plaine ou la vallée... Mais quand ce rêve heureux sera réalité, qu'on laisse intactes les ruines les plus dignes de nos larmes vénératrices. Qu'on n'étouffe pas la voix des témoins de pierre, au bord des grands chemins et sur les places publiques. Ils déposeront devant l'avenir, et de l'horreur des guerres, et de la cruauté de ceux qui déchaînèrent celle-ci, et de la foi tenace, et du fier sacrifice, par lesquels, d'accord avec vos sœurs somptueuses des Flandres, vous avez su répondre à la violence injuste, — villages et cités de mon pays wallon !

---

## TABLE DES GRAVURES

1. Liège. Le Palais des Princes-Evêques.
2. — La Fontaine du Perron.
3. — Le Quai de la Batte.
4. — La Sauvenière.
5. — L'Hôtel Curtius.
6. — Fonts baptismaux (Eglise Saint-Barthélemy).
7. Verviers. La Vesdre.
8. — La Rue Sprintay.
9. Spa. Sous-bois.
10. En Ardenne.
11. Namur. L'Eglise Saint-Loup.
12. — Après le bombardement.
13. — —
14. Dinant. Rochers de Meuse.
15. — Vue sur la ville.
16. — Eglise Notre-Dame.
17. Chimay. Le perron du Château.
18. — Une rue.
19. La Sambre de Landrecies à Ourpes.
20. Charleroi. La Fcire.
21. Le Pays noir sous la neige.
22. Couillet. La Cité industrielle.
23. Le canal de Mons à Condé.
24. Mons. Le Beffroi.
25. — Vue.
26. — Eglise de Sainte-Waudru.
27. Une église du Hainaut après la bataille.
28. Belœil. Le Château des princes de Ligne.
29. Tournai. La Cathédrale.
30. — Le Pont des trous.
31. — Intérieur de la Cathédrale. La Grand'Place.
32. Antoing. Le Château. Vue du Village.

---

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.



LA COLLECTION DES  
VILLES MEURTRIES DE BELGIQUE

est complète en 4 volumes :

*Anvers, Malines et Lierre*, par ÉMILE VERHAEREN.

*Bruxelles et Louvain*, par L. DUMONT-WILDEN.

*Les Villes Wallonnes*, par JULES DESTREE.

*Villes de Flandre*, par PIERRE NOTHOMB.

Chaque volume d'environ 64 pages de texte et 32  
planches hors texte.

PRIX : *broché* 1 fr. 50 — *Cartonné* 2 fr.

---

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

---